

**LETTRES CHAUVITEAU
complétées**

(N°120 à180)

Texte intégral

(les compléments du texte initial sont en italique)

LETTRE N°120

JOSEPH CHAUVITEAU A SALABERT

*A Monsieur
Monsieur Jean Joseph Chauviteau
A la Havanne
Recommandé à Mr Berger*

Barada, 29 juin 1807

(répondu le 26 Septembre)

Celle-ci est pour vous dire, mon cher Salabert, que je vous ai écrit longuement par M. Vallée *qui est parti d'ici le 24*; il est resté avec nous vingt-quatre jours, et paraît bien satisfait de notre hermitage. Il nous a fait beaucoup de promesses, je ne sais pas s'il les tiendra. *Je vous disais que j'avais envoyé votre lettre et celle de Mr Line à Mr Berger, que je n'avais pas eu de réponse depuis un mois; aujourd'hui, je reçois une lettre de lui très polie et pleine de confiance; il accepte votre commission; je lui ai fait réponse et le remercie de sa confiance et lui dis que je ne serai point indiscret quand il aura reçu ou quand il voudra, je recevrai ce qu'il m'enverra. Je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous donner aucune nouvelle de votre lettre de change de 125,; je ne peux savoir si elle sera payée ou renvoyée à l'arrière, ce qui veut dire jamais; il m'en a coûté des frais de poste; j'ai pensé d'être mis à l'amende(?) de la voir négocié avant de l'avoir fait timbrer; on l'a renvoyée de Paris, il a fallu l'envoyer à Auch, de là à Agen,, la renvoyer à Paris toujours affranchi de la poste; point de nouvelles et qui *** point de protêt; j'ai reçu deux lettres en demande des cinq cent livres de l'excédent. M. de Belac, que vous connaissez, a profité d'une occasion de m'écrire pour acheter ma maison de la Guadeloupe.*

Non, elle ne sera pas vendue. J'ai déjà six petits-enfants, j'en aurai bientôt une douzaine; il y en aura peut-être un qui ira dans ce pays-là et un autre à Barada. Adieu, mes chers enfants; j'embrasse de tout mon coeur votre chère femme, vos chers enfants, ma fille, ses chers enfants, son mari, s'il est là. Ayant reçu de M. Desnoyers 27 000 livres, il n'a pas eu besoin d'aller à la Guadeloupe. Vallée m'a dit lui avoir prêté 3 ou 4 000 dollars; ainsi je ne vois pas pourquoi il irait à la Guadeloupe.

Je voudrais bien le savoir auprès de sa femme et de ses enfants, sur leur cafeirie; ce serait pour moi et pour ma femme une grande tranquillité de le savoir avec notre pauvre fille et quelque certitude sur son sort futur. Adieu, Salabert. Que Dieu vous conserve! et, surtout, beaucoup de prudence. Il est plus difficile de conserver que d'amasser. Adieu, adieu, mes chers enfants; nous disons à tout moment que nous regrettons de ne pas être sur deux ou trois carrés de terre, avec six nègres, auprès de nos enfants chéris

LETTRE N°121.

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Barada, 7 Octobre 1807.

Ma dernière lettre, mon cher Salabert, vous a été envoyée par Vallée, qui s'est embarqué à Bordeaux pour Saint Thomas, après avoir passé avec nous une quinzaine de jours; il nous a fait un bien grand plaisir.

Depuis son départ, nous avons reçu vos lettres du 11 mars et du 23 avril, qui nous ont tranquilisés sur l'état de ma pauvre fille. Vous nous dites que toute la famille jouit d'une parfaite santé; c'est ce que je demande à Dieu tous les jours de ma vie; en cela, mes prières sont exaucées *menagez-la*. Séraphine a été incommodée ; d'après ce que vous me dites, j'imagine qu'elle est encore enceinte. Je désire beaucoup qu'elle nous donne une petite-fille ; en attendant, je l'embrasse bien tendrement et conserve toujours le désir de la voir à Barada avec ma fille et mes six petits-enfants .les cinq ou six lignes de sa main dans votre lettre nous ont fait bien plaisir et sont très bien pour un coup d'essai

Solange doit être auprès de vous dans ce moment. Le pauvre malheureux paraît un peu fâché contre moi ; mais il connaît mon coeur et ma tendresse pour mes enfants, et cela me rassure. J'ai reçu une lettre de lui en réponse d'une que lui avais écrite ; ma lettre l'a affligé, ce n'était pas en vérité mon intention .Je voudrais et désirerais ne lui faire que du plaisir.

La lettre de change sur le Gouvernement n'est pas payée, et ne le sera pas non plus. Elle a été, comme on dit, mise à l'arriéré, ce qui veut dire refusée ; toutes celles qui viennent de Saint-Domingue ont le même sort c'est dit-on pour être examiné, et par ce moyen, on n'a pas de protêt ; votre père l'a plusieurs fois demandée pour vous la renvoyer ; il ne peut l'avoir.

Nous sommes toujours à Barada; nous en sommes propriétaires, sans hypothèque. Nous avons pour voisins trois maisons où nous allons passer quelquefois la journée, et nous les réunissons quelquefois aussi. Nous nous occupons à jardiner. Notre récolte, cette année, a été de dix-sept barriques de vin et d'environ quatre-vingts quartels de grain. J'ai fait moi-même une barrique de vin blanc, que je vais laisser jusqu'à ce que vous veniez ; nous la boirons ensemble en famille. Celui que nous faisons à Barada passe pour un des meilleurs de la province. Si vous n'avez pas eu de nos lettres depuis deux mois, c'est parce que nous avons été très occupés à faire réparer la maison et à récolter. Toutes ces occupations ne m'ont pas empêchée de penser continuellement à vous, à ma fille, à mes six petits-enfants, que j'embrasse de tout mon coeur, ainsi que vous et ma chère Séraphine. Ne négligez pas, mon cher Salabert, de nous donner de vos nouvelles, et pensez quelquefois à votre mère.

LETTRE N°122

JOSEPH CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Barada, 27 octobre 1807.

Je ne peux, mon cher Salabert, vous dire rien de plus que ce que votre mère vous dit. Je m'occupe à embellir et à améliorer Barada par le transport des terres, fumiers et autres travaux utiles, etc. Cette année, la Providence n'a pas été ingrate pour mes travaux. que je prends avec plaisir, dès que c'est pour mes petits-enfants, que j'aime Je pense toutes les heures à eux, et à vous, et à Séraphine, ma chère Séraphine. J'attends d'elle une petite fille ; après, assez, assez; qu'elle vienne à Barada avec ses enfants, pendant que vous finirez vos affaires. Adieu, mon fils

Les lettres de change du gouvernement ne valent rien rien,rien ; ni argent, ni protêt, que de la dépense que j'ai fait plus de 50

Adressez vos lettres à messieurs Rey-bonnard, etc, négociant à Bordeaux.

LETTRE N°123

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Bordeaux, 12 mai 1812.

Mon très cher fils, nous recevons aujourd'hui votre lettre du 23 novembre par M. Bleman, arrivé à Nantes. Nous voyons avec un extrême plaisir que vous et toute votre famille, vous jouissez d'une bonne santé. *nous vous souhaitons la continuation ; le Bâtiment qui vous porte notre lettre part ce soir, je n'ai pas le temps de répondre à la vôtre, nos vous écrirons par un autre qui dit partir dans 7 ou 8 jours et répondrai à notre chère Séraphine*

Je suis très fâchée que vous n'avez pas reçu toutes les lettres que nous vous avons écrites depuis la paix Nous vous avons déjà envoyé le nom de toutes les maisons solides de cette ville, etc., *nous vous engageons à nouveau à vous confier Mr Jean Jacques Bosc, il est très solide et jouit d'une très bonne réputation ; il y en a bien d'autres dans cette ville, mais nous ne les connaissons pas aussi bien que celui-là.* Adieu, mon cher Salabert. Nous vous avons écrit par un bâtiment russe, parti d'ici il y a six jours.

LETTRE N°124

JOSEPH CHAUVITEAU

Mon cher fils, mon cher ami, il y a deux heures que nous avons reçu vos *chères* lettres. Oui, chère et bien-aimée Séraphine, que j'aime mille fois plus que ma vie, vous m'avez donné des descendants pour mille ans et plus(1), qui vous ressembleront, femme estimable et respectable

! Embrassez mes chers et bien-aimés petits-enfants, votre chère famille ,*monsieur* le sage et prudent M. Hernandez. Je n'ai point oublié les politesses et honnêtetés qu'il m'a faites. Non ; les Chauviteau ne seront jamais ingrats .*Adieu*

1) Naissance de Francis

LETTRE N°125

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Bordeaux, 31 mars 1812.

Il y a trois jours, mon cher Salabert, que nous avons reçu votre lettre du 15 octobre. *C'est la seule que nous ayons reçu depuis celles du mois de Juillet et du mois d'Août dernier, à laquelle j'ai répondu dans le temps* Il est inutile de vous dire tout le plaisir que nous avons éprouvé d'apprendre de vos nouvelles, après en avoir été privés pendant sept mois.

Quant à ma fille et à Solange, il y a plus d'un an que je n'ai eu de leurs nouvelles *par eux-mêmes*; leurs lettres ont été perdues. Votre dernière me rassure sur leur santé.

Je ne puis que vous approuver, mon cher fils, du parti que vous prenez de conduire Séraphine dans son pays, puisque le climat de Bristol nuit à sa santé. Cela me fait pourtant de la peine; il me semble qu'elle s'éloigne davantage de moi. Joignez à ce chagrin celui de vous savoir exposés à mille dangers. Enfin, mon cher Salabert, vous avez de la prudence et de l'expérience ; vous devez connaître les hommes, de quoi ils sont capables quand toutes les passions les agitent et les éloignent de la raison, *qui est la seule chose* sur laquelle nous devons régler toutes nos actions. Enfin, mon cher fils, épargnez-moi les inquiétudes que je vais avoir sur votre séjour dans ce pays, en me donnant de vos nouvelles. *Je suis inquiète sur le parti que vont prendre* Solange et votre soeur. Vous ne m'en parlez pas *ils ne m'écrivent plus si bien que* j'ignore leurs projets et leur résolution. *Ce que vous me dites de mon petit fils Antoine me donne un chagrin extrême ; j'y songe continuellement, ma pauvre fille est malheureuse ; hélas, c'est un grand malheur pour l'enfant et pour les parents, il faut espérer tout du temps* Je ne puis rien vous dire de positif sur le parti que nous prendrons ; mais il est très décidé que nous resterons ici encore un an. Nous avons eu le plaisir de voir le fils de M. J. Wolf. Nous l'avons reçu comme un proche parent, c'est-à-dire avec beaucoup de plaisir. Il n'est resté ici que deux jours ; il a dîné avec nous, et il est reparti le lendemain matin pour l'Italie. C'est un charmant jeune homme; en le recevant, il m'a semblé recevoir mes petits-fils ; jugez si je l'ai embrassé de bon coeur.

Mr Cata..est en Angleterre, nous ne l'avons pas vu. Mr Line ne nous a pas écrit depuis long temps. Dans sa dernière lettre, il nous disait que les enfants de Mme Poey n'étaient pas partis pour l'Amérique, parce qu'il y en avait un qui n'était pas entièrement guéri d'une maladie fort longue qu'il avait eue l'année dernière. On ne peut qu'approuver sa prudence

Avant de partir pour la Havane, mon cher Salabert, pensez mûrement à ce que vous allez faire. Songez à votre femme, à vos enfants, à votre soeur, à votre frère, à vos neveux, à votre père, à votre mère. Que de larmes vous feriez verser si, par une démarche inconsidérée, vous

allez causer votre perte ! C'est beaucoup de perdre sa fortune ; mais c'est bien davantage de perdre la vie. Un père de famille n'est point à plaindre quand il a les moyens de donner de l'éducation à ses enfants, le seul bien qui soit à l'abri des événements de la vie. Vous direz peut-être « Ma pauvre mère radote » ; ce qui est écrit est écrit ; il faut que vous le lisiez. Vous en ferez ce que vous voudrez ; je ne puis m'empêcher de vous faire part de mes réflexions, de mes craintes et de mes chagrins. Nous ne sommes pas heureux ; mais nous pouvons être cent fois plus malheureux. *Je me trouve quand je vois des personnes qui ont été riches qui pleurent la perte de leurs enfants et de leur fortune* Quand vous recevrez ma lettre, Séraphine nous aura sûrement donné une petite-fille de plus. *Je crois que le dérangement de sa santé vient de sa grossesse, vous devez vous rappeler qu'elle a été beaucoup plus malade de sa petite que de son garçon*

Sans y songer, je vous ai fait une longue lettre ; la raison est que l'hiver est passé et que j'écris plus à mon aise. Adieu, mon cher Salabert ; adieu, ma chère Séraphine ; je vous embrasse tendrement et vous souhaite toute sorte de bonheur *après une bonne santé* ; j'embrasse mes dix petits-enfants

Je ne vous dis rien de votre père, il vous écrit

Vous nous annoncez une lettre de ma fille, nous ne l'avons pas reçue, je lui ai écrit il y a quinze jours, et lui écrirai par la première occasion, en attendant, je les embrasse de toute mon âme

Après ma lettre écrite et cachetée, je reçois une lettre de ma fille datée du 23 Avril 1810, j'y ferai réponse à la première occasion

LETTRE N°126.

Mme CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 12 juin 1812.

Je vois avec plaisir, mon cher Salabert, que vous avez reçu quelques-unes de nos lettres. J'ai à vous accuser réception des vôtres des 15 octobre et 22 février *de cette année*.

Avec beaucoup de plaisir nous apprenons la naissance d'un petit-fils, et avec grand étonnement, la grossesse de Séraphine. Je crois pourtant que c'est une plaisanterie que vous nous faites ; si cela est, il sera le bien venu ; ce sera une habitation de plus qu'il faudra former à la Havane ; en attendant, n'y allez pas : c'est une prière que je vous fais, et non pas un conseil que je vous donne. Dans mes deux dernières, que je vous ai écrites le mois passé, et que peut-être vous ne recevrez pas, parce que les Anglais ont arrêté tous les bâtiments qui sont sortis *à la fois de la rivière*, je vous engageais très fortement, ainsi que Solange, à ne pas quitter le pays où vous êtes. *Je vous disais aussi que nous avons eu le plaisir de voir le fils de Mr J. Wolf, je vous le répète dans l'idée que mes lettres du mois de mai ne vous parviendront pas*

Votre père vient de recevoir une lettre de Mr Line qui lui dit qu'il ne fait pas partir les petits Poey faute de fonds, le fait est que Mme Bourdel est brouillée avec lui et qu'elle ne veut pas lui remettre les enfants à moins qu'il ne la paye tout ce qu'il lui doit ; je sais cela par quelqu'un qui a causé avec un ami de Me Line qui arrive de Paris, j'entre dans ces détails dans l'idée que cela vous servira pour votre gouverne.

Je suis grandement bien aise d'apprendre l'arrivée de Haut auprès de son père, nous n'avons aucune nouvelle d'eux depuis bien longtemps

Je suis très fâchée, mon cher Salabert, de ne pouvoir vous envoyer les livres dont j'ai fait choix pour vos enfants et ceux de votre soeur. Je ne sais à qui les confier; *J'avais espéré que M. Catalogne serait venu s'embarquer ici pour l'Amérique, comme il nous l'avait fait espérer mais il vient de nous annoncer son départ par un port de la Normandie, je ne vous écris pas par lui, ayant ici tous les jours des occasions.* Il peut se faire que quelque capitaine américain de votre connaissance vienne à Bordeaux; faites-le-moi savoir, en écrivant par eux, et dites-moi si je puis leur confier quelque chose; alors, je vous enverrai les livres pour les enfants; recommandez à leurs maîtres de les entretenir dans les trois langues qu'ils savent déjà.

Adieu, mon cher Salabert; adieu, ma chère Séraphine; je vous embrasse tendrement, ainsi que ma petite famille, sans oublier Francis Évariste

LETTRE N°127

JOSEPH CHAUVITEAU A SALABERT

Mon cher Salabert, je n'ai rien de plus à vous dire que ce que votre mère vous dit; seulement, je suis en procès avec M. Audinet *qui me demande deux mille écus sans les intérêts; ce que je peux vous dire* cela me chagrine beaucoup et me tracasse, moi qui lui écrivais pour lui demander comme me devant. Solange avait de l'esprit et du bon sens : voilà sa lettre ; c'est la faute de mon oncle Ch... si cette affaire n'est pas finie depuis longtemps. Envoyez-moi le compte, et tirez sur moi *.Le Gouvernement ne veut pas me payer* Embrassez Séraphine et vos chers enfants pour moi; ils augmentent mes douleurs quand je pense à leur perspective d'être nés dans ce siècle, ainsi que leurs père et mère.

LETTRE N°128

Mme CHAUVITEAU A SA FILLE Mme GUÉNET

Bordeaux, 12 juin 1812.

Enfin, ma chère fille, j'ai reçu deux lettres de vous; *plaisir que je n' avais pas eu depuis bien longtemps. Il y en a une d'une date assez fraîche, elle est du 15 Février, et l'autre du 11 Octobre*

Je vois avec plaisir que toute ma famille jouit d'une bonne santé, et que, si vous êtes paresseuse pour écrire, vous ne l'êtes pas pour perpétuer notre race.

Dans des temps moins malheureux, je serais enchantée de me voir grand'maman d'une nombreuse famille; mais le présent est si malheureux et le temps à venir si effrayant, que je suis sans cesse dans les transes pour ma postérité. Tout ce que vous me dites de ma petite m'érote m'enchanté et redouble l'envie que j'ai de la voir. Vous me faites bien plaisir de m'entretenir d'eux et de leurs agréments toutes les fois que vous m'écrivez. *parlez-moi d'eux*

Je partage bien sincèrement les chagrins des cousins et cousines Bourdel; il faut avouer que nous sommes sujets, dans ce monde, à bien des calamités; je leur écris par cette occasion. *Je ne vous adresse pas la lettre parce que ce serait des frais de poste que je ne veux pas vous occasionner*

J'ai enfin reçu la petite pelote de ma petite Solancine; *il en était temps* je commençais à croire qu'elle était perdue.

Je ne serai pas, ma chère Toute, à vos couches. Hélas, *et ne sais pas même quand j'aurai la plaisir de vous embrasser ; plus d'une raison nous empêche d'aller vous joindre, et d'autres raisons que je ne puis vous dire me défendent de vous engager à venir nous joindre* nous ne faisons pas de projets, nous attendons; je ne sais quoi. Nous ne sommes pas encore payés des quinze mille livres que le Gouvernement nous doit et nous ne savons pas même si jamais nous le serons; nous n'entendons pas parler de la Guadeloupe. Il y a un temps infini que nous n'avons pas de lettres de ce pays, si vous en *avez faites en moi part, votre tante ne m'écrit plus* je lui ai écrit plusieurs lettres depuis la prise de ce pays ; je ne reçois pas de réponse *Il faut croire que nos lettres ont été perdues* Je vous avais annoncé un petit paquet *contenant quelque chose* pour ma m'érote; le monsieur sur qui je comptais n'a pas voulu s'en charger. J'en suis à présent fort aise, car on dit qu'il a été pris par les Anglais, en sortant de la rivière *je lui ai donné seulement deux lettres pour vous et votre frère*

LETTRE N°129

Mme CHAUVITEAU A SOLANGE

Je vois avec plaisir, mon cher Solange, que vous ne m'avez pas oubliée, et que, si vous n'avez pas le temps de m'écrire, vous ne laissez pas de travailler à l'augmentation de notre postérité. Je crois que vous et Salabert avez le projet de former un nouvel État aux États-Unis; car il m'annonce, dans la même lettre, l'accouchement de sa femme et sa nouvelle grossesse, malgré toutes nos peines, nous nous réjouissons quelquefois de l'idée nous voir un jour entourés de toute cette petite famille. Adieu, mon cher Solange; adieu, mes chers enfants; écrivez-moi plus souvent. Votre père se porte bien, il vous embrasse et se glorifie d'avoir dix petits-enfants ; il dit à tout le monde qu'il en aura vingt, et a l'air d'être enchanté de cela. Je ne vois pas comme lui; cela me donne du souci pour vous et pour eux

LETTRE N°130

JOSEPH CHAUVITEAU A SA FILLE

Ma femme, votre mère, ma chère et bien-aimée Toute, ne me laisse pas de place dans sa lettre pour vous écrire; mais, ma chère fille, vous êtes et vous n'avez jamais sorti de mon cœur, vous et votre cher mari, par la raison que dans sa peine et sa misère, il vous rend heureuse. Hélas, un père de cinq à six enfants, dans sa position! Consolez-le, ma chère fille. Je vous embrasse tous, ma chère Toute, mes chers petits-enfants

Mme Chauviteau :

J'embrasse tous mes petits enfants, dites à Antony que j'attends la réponse à la petite lettre que lui ai écrite

LETTRE N°131

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 9 novembre 1812.

Je viens d'apprendre, ma chère Séraphine, que vous étiez encore à Bristol. On nous avait dit que vous étiez partie avec votre mari ; vous irez sûrement le rejoindre, et vous ferez bien. Veillez, ma chère Séraphine, à sa conservation : c'est le seul fils qui me reste; vous êtes mère, vous pouvez juger combien il m'est cher. Si Solange et sa famille y vont aussi, j'aurai tout ce qui m'est cher dans un pays plein de dangers pour eux; je serai même privée de recevoir de leurs nouvelles. C'est sur vous, ma chère fille, que je me fie pour les sauver, si malheureusement ils se trouvaient en danger. Je vais être sans cesse dans les alarmes ; ayez pitié de moi, donnez moi de leurs nouvelles; ne souffrez pas qu'ils écrivent, si cela peut les compromettre. Je suis désespérée que les circonstances me privent du bonheur de vous embrasser. Tout nous abandonne, tout nous est contraire, jusqu'à l'espérance, seule

consolation des malheureux. Je me flatte que vous serez encore à Bristol quand ma lettre arrivera. Écrivez-nous avant votre départ, et donnez-nous des nouvelles de toute votre petite famille. Je les embrasse de tout mon coeur.

Je suis bien fâchée, ma chère Séraphine, de ne pouvoir pas vous donner des nouvelles de vos neveux ; il y a un temps infini que nous n'avons pas eu de lettres de Mr Line, ni Catalongne. ; ce n'était que par eux que nous en recevions, . Adieu, ma chère Séraphine, adieu, ma chère fille, je vous embrasse mille fois.

LETTRE N°132

JOSEPH CHAUVITEAU

Vous savez, ma chère Séraphine, l'amitié sincère que j'ai toujours eue pour vous *fondé sur la justice* d'après la connaissance de votre caractère et de vos vertus.

Je vous embrasse, ma chère fille, ainsi que mes chers petits-enfants ; je vous charge d'embrasser votre mari. Hélas, hélas, comme dit ma femme, votre mère, l'espoir nous abandonne ! Mon Dieu! je ne reverrai donc jamais ma chère et bien-aimée famille ! Adieu.

LETTRE N°133

JOSEPH CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 17 décembre 1812.

Mon cher Salabert, ma chère Séraphine, je ne sais où vous êtes et vos chers enfants ! Hélas, je voudrais bien être où sont mes intérêts ! Si vous avez des occasions, où vous êtes, d'écrire à M. Duc, et de lui dire que je n'ai pas été payé de toutes les lettres de change qu'il m'a envoyées (et je ne le serai jamais);... mais j'ai vu dans un ou deux articles de la Capitulation que l'on payait les colons sur les propriétés des propriétaires qui ne sont pas dans la colonie. Je meurs d'envie d'y retourner; plus je deviens vieux, plus je désire d'y aller mourir et de vous embrasser vous, votre chère et respectable femme et mes six chers petits enfants. Adieu, Salabert; tous mes voeux sont pour votre conservation

LETTRE N°134

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 22 décembre 1812.

Je profite de la bonne occasion de M. Catalougne, ma chère Séraphine, pour me rappeler à votre souvenir, et vous demander de vos nouvelles, et de celles de votre mari et de votre petite famille. Je pense que vous avez passé l'hiver à Bristol, et que M. Catalougne vous y trouvera encore. Je vous réitère, ma chère Séraphine, mes prières; c'est sur vous que je me fie pour veiller à la conservation de mes enfants. N'épargnez pas, je vous en prie, vos soins pour les mettre à l'abri, s'il y avait du danger pour eux. Donnez-nous de vos nouvelles, quand vous serez à la Havane. Je vais avoir bien des inquiétudes. Il n'y a que vos lettres qui pourront me rassurer, *je crois que vous ne partirez qu'au mois de Mai de Bristol, il est prudent d'attendre la belle saison, écrivez-moi avant votre départ, parlez-moi de vos enfants, je vous envoie par Mr Cat des bars (?) pour Juannito qui doit commencer à écrire, je lui ai écrit une petite lettre, il y a environ deux mois, j'ignore si vous l'avez reçue Je ne vous dis rien de votre père, il vous écrit..* Adieu, ma chère Séraphine, je vous embrasse tendrement, ainsi que mes petits-enfants, particulièrement ma petite Séraphine, qu'on me dit être bien jolie. Je vous assure que j'ai bien envie de vous voir, et toute notre petite famille.

LETTRE N°135

Mme CHAUVITEAU A SON FILS

13 avril 1814.

Vous allez être bien surpris, mon cher fils, des bonnes nouvelles que nous avons à vous annoncer. Nous ne sommes plus sujets de Bonaparte. Depuis le 12 mars, nous avons le bonheur de posséder dans notre ville le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, l'époux de la fille de l'infortuné Louis XVI, que nous avons toujours considéré comme un saint. Votre père ne se possède pas de contentement. Je n'entreprendrai pas de vous dire toute la joie que nous avons éprouvée de ce changement. Il faudrait faire un volume pour vous raconter tout ce que nous avons vu. Nous vous envoyons le récit de tout ce qui s'est passé à Paris à l'entrée des puissances coalisées. Vous verrez que l'on fait un sort à Bonaparte qu'il ne mérite pas. On a voulu suivre les préceptes de notre religion : Il ne faut pas vouloir la mort du pécheur; il faut rendre le bien pour le mal. Il en a fait beaucoup; nous lui pardonnons celui qu'il a fait à notre famille, puisque cela nous a amené les Bourbons sur le trône. Je vous écris sans savoir comment vous faire parvenir notre lettre ; nous allons tenter la voie de Londres. Il y a bien longtemps, mon cher Salabert, que nous n'avons pas eu de vos nouvelles; j'espère que nous pourrons à présent communiquer sans danger, et que nos lettres ne seront plus envoyées à Paris pour être lues par des gens qui ne savent pas ce que c'est que de priver une mère des nouvelles de ses enfants.

Je puis à présent, mon cher fils, vous engager à venir en France et à amener votre famille, ce que je n'aurais pas fait il y a trois mois. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de toutes les tyrannies que le peuple français a essuyées sous le règne de ce méchant homme. Ne m'ôtez donc pas, mon cher fils, l'espoir de vous voir et de connaître ma bru et mes petits-enfants. Il y

a un mois que nous avons reçu une lettre de votre soeur; elle avait quatre mois de date. *nous sommes fort inquiets sur sa position, nous voudrions bien l'avoir ici, et hors du pays qu'elle habite* Je l'engage à venir sitôt qu'elle pourra se mettre en mer sans danger d'être prise et reprise. J'ai dans l'idée qu'il viendra de la Havane des bâtiments anglais en droiture pour Bordeaux. Si je ne me trompe pas, que vous ayez une bonne occasion, envoyez-moi un baril de café et une caisse de sucre pour nous régaler; nous en sommes privés depuis six ans, étant trop cher pour en user. Adieu, mon cher fils; je vous embrasse tendrement, ainsi que Séraphine et mes petits-enfants. Votre père se porte bien; il est si content du changement heureux qui nous a amené un Bourbon et la paix générale, qu'il dit qu'il veut que l'un de ses petits-enfants soit au service des Bourbons, et l'autre à celui du roi d'Espagne. Recommandez à ceux qui leur enseignent à lire de bien prononcer les r.

LETTRE 136

Mme CHAUVITEAU à SALABERT

Bordeaux, le 11 Juin 1814

Enfin, mon cher Salabert, vous ne direz pas que nous vous négligeons; voici la troisième lettre que je vous écris depuis le 12 mars, jour heureux, à jamais mémorable, jour de l'entrée des Bourbons en France. Je vous le répète;, dans le cas que vous n'avez pas reçu nos lettres. Bonaparte est descendu du trône au grand contentement de tout le monde; il faut avoir le cœur corrompu pour regretter son affreux règne. Nous pouvons maintenant vous engager à venir en France; nous avons à présent l'espoir d'embrasser Séraphine et nos petits-enfants. Écrivez-nous, dites-nous si nous pouvons espérer d'avoir ce bonheur.

Nous venons d'avoir une lettre de Solange accompagnant une lettre de change sur Londres ; nous voyons avec plaisir que vous ne nous oubliez pas ; nous vous remercions de votre bon souvenir ; il y avait bien longtemps que nous étions privés de nouvelles de votre sœur et je crois que nous en recevrons moins à présent que les américains ne viennent plus dans les ports de France

On parle beaucoup de la paix entre l'Amérique et l'Angleterre, nous la désirons vivement pour le bonheur de l'humanité. Je crois que cette guerre fait beaucoup de tort aux affaires de Solange, qui a une famille nombreuse à élever et à établir. Je pense, mon cher Salabert, que nous n'avons pas besoin de vous engager à veiller à ses intérêts à la Havane. On dit que les denrées valent un bon prix dans les colonies; vous devez faire de belles récoltes. Nous le souhaitons de tout notre cœur, car on n'est jamais riche quand on a des enfants à élever, et qu'on veut leur donner une éducation soignée; c'est une facilité que l'on a ici plus que partout ailleurs, à cause de la quantité de maîtres de toute espèce que l'on a; quand vous viendrez, vous verrez cela vous-même et vous en jugerez.

Votre père vous envoie le traité de paix, et la Constitution ; quand vous les aurez lus, envoyez les à Solange, nous vous enverrons les papiers nouvelles par Mme Bertrand que vous connaissez et qui doit partir pour la H. à la fin de l'été. Ci-joint une lettre pour Solange, mettez-y l'adresse et faites-la passer

Il faut, mes chers enfants, que je vous quitte pour laisser place à votre père, qui veut vous écrire quelques lignes. Adieu; je vous embrasse tous un million de fois.

LETTRE N°137

JOSEPH CHAUVITEAU a SALABERT

Hélas ! mon cher Salabert, mon cher fils unique du nom de Chauviteau, je ne suis pas mort encore! A la Guadeloupe, on le croit ou on le désire; c'est la même chose. Votre mère vous en dit autant et plus que je ne pourrais vous dire ; surtout, venez faire voir la France à Séraphine et à vos chers enfants. Je mourrai content si Dieu l'ordonne. Adieu. Je vous envoie la Constitution, présent de l'envoyé du ciel, dont une partie des Français ne sont pas dignes.

LETTRE N°138

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

23 juin 1814.

Je profite, mon cher Salabert, de l'occasion d'un Espagnol qui part pour Cadix, et de là pour la Havane pour vous donner de nos nouvelles. Nous nous portons bien, et nous serions passablement heureux, si nous recevions de vos nouvelles et qu'elles fussent bonnes mais nous sommes des années entières sans entendre parler de vous ce qui fait travailler notre imagination, qui nous représente mille choses plus affligeantes les unes que les autres; nous n'en recevons guère plus de votre soeur; il y avait dix huit mois que nous n'avions pas eu de leurs lettres nous en reçûmes une le 2 Juin, *sous la date du 29 Mars, accompagnant une lettre de change sur Londres ; je vous en ai déjà accusé réception par trois lettre différentes et vous en ai fait remerciement* . Votre père vous a envoyé quelques papiers-nouvelles, entre autres le Traité de paix *Nous désirons qu'ils vous parviennent* Vous devez savoir maintenant l'heureux changement arrivé en France; toute l'Europe se réjouit de la chute du tyran, qui a voulu trop s'élever; la tête lui a tourné, et du faite de son élévation il est tombé dans la poussière; il ne lui reste plus de sa grandeur que le ressouvenir et les remords

Vous ne nous écrivez plus, ma chère Séraphine, vous nous oubliez, cela ne nous empêche pas de vous aimer toujours, vous faites souvent le sujet de notre entretien, nous désirons vous voir avec votre petite famille, nous en avons l'espoir, ne nous l'ôtez pas, ; tant que nous avons cru voir du danger à vous voir ici, nous ne vous avons pas engagé d'y venir, ; mais à présent que tout nous promet des jours heureux, je vous engage d'y venir, ; je serai alors heureuse, je crois que vous aimerez ce pays-cy ; en attendant donnez nous de vos nouvelles par la voie de St Sebastien, mettez vos lettres sous le couvert de Mr Berger. Adieu, ma chère Séraphin je vous embrasse tendrement ainsi que mes chers petits enfants.

Mon cher Salabert, votre père vous embrasse tous, et vous dit qu'il vous écrira sitôt qu'il aura des nouvelles de la lettre de change qu'il a envoyée à Londres pour être acceptée, donnez-nous de vos nouvelles et ménagez votre santé, adieu, mon cher fils, je vous embrasse

LETTRE N°139

Mme CHAUVITEAU A SOLANGE

Bordeaux, 11 juin 1814.

Je vous ai écrit il y a peu de jours, mon cher Solange; *et vous avons accusé réception de votre lettre du 29 Mars, mon cher Solange, votre oncle s'occupe à la placer le plus avantageusement possible, cela n'est pas facile dans ce moment où nous avons beaucoup d'anglais qui donnent tous des lettres de change sur l'Angleterre ; sitôt qu'il l'aura placé, il vous écrira pour vous faire connaître son sort.*

... Il y avait bien longtemps, mes chers enfants, que nous étions privés de vos nouvelles; il est inutile de vous dire tout le plaisir que nous a fait votre lettre et que toute la famille soit en bonne santé, *nous voyons avec un plaisir infini que toute la famille jouissait d'une bonne santé, excepté le petit Eugène, c'est sans doute la dentition qui le tourmente, c'est une maladie terrible pour les enfants, je me rappelle combien notre petite mérote a souffert pour les avoir, je pense, ma chère Toute, que vous veillez à leur conservation* Nous vous avons déjà fait part des heureux événements arrivés en France, *je vous le répète dans le cas que vous ne receviez pas notre lettre du 2 de ce mois, . On a fait descendre du trône le fameux Bonaparte, nous avons le bonheur d'avoir pour roi le frère du trop malheureux Louis XVI, la France a besoin de calmant après l'état d'agitation et de violence où le tyran la tenait depuis dix ans, que Dieu lui pardonne, mais il a fait bien du mal aux hommes, il nous a emporté 14 mille francs des loyers de la préfecture, nous n'avons pas plus que vous de nouvelles de la Guadeloupe, ce pays est rendu à la France, par le traité de paix, les Anglais doivent le rendre à la France dans trois mois, nous aurons sûrement des nouvelles plus souvent, il y a quatre ans que nous n'en avons pas reçu, nous avons pourtant vu ici plusieurs personnes de ce pays-là, nous avons profité de leur occasion pour écrire à ma sœur, à mon frère, et à Mr Dieu ; jusqu'à présent, nous n'avons point de réponse ; ils ont pourtant la voie de l'Angleterre, je crois que leurs lettres sont arrêtées dans les ports de France, car je ne puis croire qu'on nous ait oubliés à ce point.*

Votre oncle envoie à Salabert le traité de paix ; quand il l'aura lu, il vous l'enverra. Nous avons à présent l'espoir de vous voir tous en France, mais je ne vous engage pas encore à venir, car il y a encore de l'agitation que le temps et la sagesse du monarque calmera, on parle beaucoup ici de la paix entre l'Angleterre et l'Amérique, je la désire de tout mon cœur, pour vous autres, d'abord ; après cela pour l'humanité ; ma lettre va par La Havane, il me semble que ce chemin à présent est le plus court et le plus sur, adieu, mes très chers enfants, nous vous embrassons tendrement et vous souhaitons toutes sortes de bonheur et de

prospérité ; votre père vous embrasse et vous écrira sous peu, il veut pouvoir donner des nouvelles de la lettre de change

La France a besoin de calmant, après l'état d'agitation et de violence où le tyran la tenait depuis dix ans; il a fait bien du mal aux hommes; il nous emporte 14.000 francs des loyers de la Préfecture. Nous n'avons, pas plus que vous, des nouvelles de la Guadeloupe. Il y a quatre ans que nous n'en avons reçu. Votre oncle envoie à Salabert le Traité de paix; quand il l'aura lu, il vous l'enverra. Nous avons à présent l'espoir de vous voir tous en France; mais je ne vous engage pas encore à venir, car il y a encore de l'agitation, que le temps et la sagesse du monarque calmeront. On parle beaucoup ici de la paix entre l'Angleterre et l'Amérique. Je la désire de tout mon coeur : pour vous autres d'abord, puis pour l'humanité. Adieu, mes très chers enfants ; nous vous embrassons

LETTRE N°140

JOSEPH CHAUVITEAU

Non! je peux encore être un soldat, et j'irai mourir pour les augustes et bien-aimés Bourbons. Si j'ai eu la lâcheté de vivre sept ans sous ce cannibale de B..., vous en savez les raisons. Dieu m'a puni : ce faussaire ne m'a pas payé. Adieu. Venez avec Salabert, et Séraphine, et ces douze chers et bien-aimés enfants, que je meure content. Adieu.

Votre père vous envoie ceci, fort applaudi à la représentation de Gaston et Bavard, de De Belloi (Mémorial bordelais)

Ah ! qui versa des pleurs tremble d'en faire couler;

Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.

Louis, dans le reflux d'une cour orageuse,

Vit le sort opprimer son âme courageuse;

Il pleura près du trône où l'appelait son sang;

Il parvint aux vertus comme au suprême rang,

Par une route, hélas! aux rois, trop peu commune,

Par cet heureux sentier de l'utile infortune,

Son coeur, qui le connut, est plus tendre à sa voix!

Un sentiment dont s'honorent tous les bons Français a fait également applaudir, avec enthousiasme, les vers suivants

Les coeurs des citoyens sont bien dus aux guerriers.

Français, qui prodiguez votre sang pour vos rois,

Vous méritez un roi qui sache en être avare.

Il défend les États qu'il tient de ses aïeux;

Mais il est né trop grand pour être ambitieux !

LETTRE N°141

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Bordeaux, 6 octobre 1814.

Nous avons le plaisir, mon cher Salabert, de vous annoncer l'arrivée de M. Camino. Vous voyez que sa longue traversée a dû nous causer de l'inquiétude. Mais ce qui nous afflige le plus, c'est l'état de votre pays. Séraphine nous apprend qu'il y a eu du trouble; nous en sommes affligés et point surpris, d'après ce qui se passe en Espagne *Vous devez avoir reçu deux lettres de moi, où nous vous engagions à venir nous voir, je vous y engage à nouveau, nous sommes très fâchés que vous n'avez pas consigné vos fonds à Mr Jacques Bosc, c'est un homme de toute solidité, qui jouit d'une grande réputation*

Il charge en ce moment un bâtiment pour la Havane, à votre adresse. Peut-être y verrez-vous arriver votre père; il s'est mis dans la tête d'aller passer un mois avec vous; de là passer à New-York embrasser vos enfants ; de là, à Providence, voir ses enfants; ensuite, à la Guadeloupe pour ses affaires. Je combats son projet et ferai mon possible pour l'en détourner.

Il croit être toujours jeune, il oublie qu'il a soixante-dix années; enfin, mon cher fils, j'ai toujours les yeux ouverts sur la Havane et sur la Providence ! Si jamais vous et Solange venez en France, que je sois morte ou vivante, adressez-vous à la personne que je vous désigne ; si vous vouliez acheter un bien, fiez-vous à lui pour tout : il vous servira autant par amitié que par honneur. La France est tranquille et marche à grands pas vers le bonheur et la prospérité; si les personnes qui sont chez vous disent qu'il y a des mécontents, ne vous en alarmez pas : ce sont des gens qui ont été frustrés à la chute de Bonaparte, tels que les rats de cave, qui vivaient en pays conquis, et beaucoup de gens à la solde du gouvernement, qui rentrent en France sans moyens. On dit qu'il y en a deux cent mille; ils se taisent à mesure qu'on les place. Notre bon roi fait tout son possible pour contenter tout le monde, même ceux qui lui ont causé tant de chagrins. Tranquillisez-vous donc, mes chers enfants, sur notre sort; ne pensez qu'à vous et à vos enfants, assurez-leur un sort en achetant un bien en France. Ils ne rendent pas beaucoup, mais c'est de toute solidité. J'écrirai à Séraphine par le navire la Paz qui doit partir

dans dix jours. J'enverrai à ma petite Séraphine, une jolie poupée; je lui en avais envoyé une par M. Catalogne, ainsi que des petits mouchoirs, qui ont été pris par les Anglais. Donnez-nous des nouvelles de votre pauvre soeur; je la vois dans les horreurs de la guerre, j'en suis bien affligée. Que Dieu les conserve et les garantisse de tout malheur 1 Adieu, mes très chers enfants. Je vous embrasse *et vous aime toujours et désire ardemment de vous voir.*

Mr Pecarrere, Capitaine de La Paz, m'a remis 5 pots de confiture que Séraphine envoie à sa sœur, j'ai réclamé la lettre que vous devez lui avoir écrit, il m'a dit l'avoir envoyée à Solange, ne mettez plus nos lettres sous le couvert de personne : la Poste restante, voilà notre adresse

J'enverrai à ma petite-fille, avec la poupée, des estampes et quelques critiques sur le Grand Homme, que vous lirez quand vous n'aurez rien de mieux à faire., *un livre pour enseigner à lire à Ferdinand* J'ai reçu, par M. Peccarrere cinq pots de confitures et deux petites caisses contenant de la moussage, qui m'ont fait bien plaisir.

Votre père vous embrasse; il est toujours le même; malgré ses privations, il dit qu'il est le plus riche de France.

Jeudi 13

J'ai encore le temps de m'entretenir avec vous et de vous dire que nous avons bu à votre santé ; hier, Mr Camino a dîné avec nous, nous avons beaucoup parlé de vous, de Séraphine, et de tous les enfants, j'ai envoyé à Mr Dalbrecht une lettre pour vous, , son bateau part aujourd'hui pour la H. à votre adresse ; votre père vous écrit par celui de Mr J. Bos qui va aussi à votre adresse ; les nouvelles d'Espagne ne sont pas bonnes ; arrangez vos affaires en conséquence, soyez toujours prêts à à vous en aller s'il arrivait quelque malheur ; nous désirons bien vous voir, nous désirons bien voir Séraphine et vos enfants, mais nous serions fâchés que ce fut des évènements malheureux qui nous procurent ce plaisir.

N.B 2 lettres, presque identiques, avec quelques variantes

LETTRE 145

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 14 octobre 1814.

Nous avons reçu votre lettre par M. Camino, ma chère Séraphine ; nous voyons avec un extrême chagrin que vous n'êtes pas tranquilles à la Havane, et, malheureusement, il y a beaucoup d'apparence que votre pays ne le sera pas de longtemps. J'ai toujours désiré de vous voir en France, et plus à présent que jamais; les communications sont libres, on peut choisir un bâtiment commode et partir dans une saison où il n'y a point de danger sur mer; je vous assure, ma chère Séraphine, que nous vous désirons beaucoup, mais nous serions très fâchés de devoir ce plaisir à un malheur; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a du trouble en

Espagne et que nous craignons beaucoup que cela gagne la Havane Vous nous demandez, ma chère Séraphine, notre bénédiction; hélas, ma chère amie, je ne me mets jamais au lit que je ne l'aie donnée à tous mes enfants, et ne cesse de demander à Dieu la sienne, et de les préserver de tout mal et les sauver de tout danger ! Voilà ma prière de tous les jours; à neuf heures et demie du soir, mes enfants peuvent dire : Maman est à prier Dieu pour nous

Nous recevons aujourd'hui les cadeaux que vous nous envoyez, recevez, ma chère Séraphine, nos remerciements, votre père vous envoie 6 bouteilles de liqueur fortifiante qui réparent les forces par le Bt « La Paz », vous y trouverez les imprimés qui indiquent la manière d'en user, faites en boire à votre mari de temps en temps, il ne faut pas en faire un usage suivi, car elle échauffe beaucoup ; j'en prends deux fois la semaine et m'en trouve bien ; on peut aussi en donner aux enfants.

Nous avons reçu, par M. Bourdel, qui est arrivé à Paris, des nouvelles satisfaisantes de vos enfants, les aînés. Nous voyons avec plaisir, par ce que vous nous avez envoyé, qu'ils font des progrès. Quand vous écrierez à leur maître, recommandez-lui surtout de leur former un bon caractère et un bon coeur; je vous envoie la morale en actions, c'est un livre qui convient à leur âge et très propre à inspirer de bons sentiments aux enfants. Entretenez, ma chère Séraphine, l'union entre vos enfants : c'est une grande jouissance pour un père et une mère de voir régner l'union dans leur famille. Accoutumez-les de bonne heure à avoir des complaisances les uns pour les autres. Adieu, ma chère Séraphine; je vous embrasse tendrement et vous souhaite toutes sortes de bonheur et de satisfaction

B.Ch

Faites, je vous prie agréer mes compliments et amitiés à toute votre famille

Donnez-nous des nouvelles de Guenet, de ma fille, et de leurs enfants, nous sommes très inquiets sur leur sort, nous ne pouvons plus recevoir des lettres d'eux, les Bts américains ne viennent plus en France, mon mari vous écrira par un B, qui doit bientôt partir pour votre port, en attendant, il il vous embrasse et tous es petits enfants.

J'ai reçu de Mr Pecarere 5 pots de confiture et 2 caisses moussache que vous lui avez remis pour Mme Guenet, je suis très fâchée qu'elle ne les ait pas reçues, cela aurait fait plaisir aux enfants ; j'ai jusqu'à présent ma provision de confitures pour longtemps, ainsi ne m'en envoyez plus, mais envoyez moi quelques livres de chocolat ; c'est avec quoi je déjeune, il n'en manque pas ici, mais il n'est pas naturel, on y fait entrer des fèves grillées pour en augmenter la quantité, et ce n'est plus du chocolat que l'on boit

Faites en sorte, ma chère Séraphine, de nous écrire en français; tant mal que vous mettiez le français, je vous comprendrai toujours mieux qu'en espagnol. Nous sommes obligés d'avoir recours à des étrangers, pour la traduction, ce qui répugne beaucoup à notre cœur *Ecrivez nous par toutes les occasions, c'est un grand plaisir pour nous d'apprendre que vous jouissez tous d'une bonne santé*

18 Octobre

Celle-ci va par Londres. Ci-joint la note de ce que nous vous envoyons par le Bt « La Paz », qui est parti hier, si nous eussions su plus tôt, celle que Salabert a donné à Mr Camino, nous eussions pu vous envoyer par l'occasion d'hier bien des petites choses qu'il demande, mais ce n'est qu'hier qu'il me l'a fait savoir

19

Puisque ma lettre n'est pas partie, comme je l'espérais, j'ai encore le temps de vous dire que nous nous portons bien, et désirons, mon cher Salabert, que votre santé soit aussi bonne que la nôtre ; accusez moi réception de ce que je vous envoie, car je n'ai jamais su si vous aviez reçu l'argenterie que Mr Bonnard vous a envoyé il y a 9 ans.

N.B. Lettre en triple, celle-ci est la plus abondante .

LETTRE N°143

Mme CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 16 décembre 1814.

C'est par l'Australien, mon cher Salabert, que je vous écris. *Je souhaite et désire qu'il arrive sans accident. Nous avons reçu il y a deux jours votre lettre du 12 7bre, je suis, on peut pas plus étonnée et, on ne peut plus affligée, d'apprendre que vous n'avez pas reçu toutes les lettres que je vous ai écrites depuis le 12 mars, jour où le duc d'Angoulême est entré à Bordeaux. Votre père vous a envoyé le traité de paix, ainsi que la Constitution ; je suis très fâchée que ces deux pièces soient perdues. Je vous donnais quelques détails sur la position de la France;; ce que je ne peux comprendre c'est que toutes les lettres que vous nous avez écrites nous soient parvenues et que les nôtres soient perdues. Les vôtres du 22 Juin, celle du 6Août et celle du 12 7bre sont entre nos mains, nous sommes très affligés de voir que vous étiez privés de nouvelles de vos enfants, les nouvelles qui circulent ici de ce pays –là sont très affligeantes, du moins pour nous. Je voudrais bien que tous les nôtres fussent ici. La France est tranquille, et comment ne le serait-elle pas ? nous avons un bon Roi qui fait tous les sacrifices possibles pour faire le bonheur des Français. M. Peccarerre, qui part sur l'Australien, vous donnera des détails; je l'ai prié de le faire. Le petit Poey a dîné hier avec nous et M. Camino ; il est dommage qu'il ne soit pas resté trois ans de plus; on dit qu'il a beaucoup de dispositions à être un fort joli sujet. Je ne l'ai pas embrassé sans attendrissement, croyant embrasser un des vôtres. Bourdel qui est à Paris nous a donné de leurs nouvelles ; ils jouissaient d'une bonne santé. Saint-Julien m'a aussi parlé d'eux dans la lettre qu'il nous écrit ; il me dit que ce sont de bons petits enfants qui promettent beaucoup. Je vois avec un plaisir infini, mon cher Salabert, que vous avez le projet de les faire passer ici. Que de bonheur vous nous donneriez, si vous veniez avec eux ! Je suis assurée que vous ne balanceriez pas un instant à vous fixer par ici et une partie de votre fortune. Quand on n'a pas eu de jouissances dans sa jeunesse, qu'on l'a passée à travailler à se faire un sort, comme vous l'avez fait, on doit se ménager quelques petites jouissances dans sa vieillesse et jouir tranquillement du fruit de*

ses travaux, ce que vous pouvez faire ici mieux que partout ailleurs. Quant à l'éducation des enfants, on peut choisir; on a des collèges par toute la France, des pensionnats, des instituteurs si on veut les avoir chez soi ; dans les collèges, il y en a de bons; il s'agit de faire un choix que vous ferez vous-même, car je m'imagine que vous viendrez avec eux et que vous ne vous fierez à personne pour les conduire. Vous me demandez, mon cher fils, ce que nous comptons faire. Hélas ! où aller ? Mon parti est pris c'est de mourir où je vis. Si votre père voulait aller dans n'importe quel pays, où je ne vois que misère et désolation, je serais au désespoir. Nous jouissons d'une parfaite tranquillité *point d'apparence qu'elle soit troublée du moins la tranquillité intérieure*; nous avons un bon Roi qui protège les lois, qui veut le bonheur de ses sujets; que peut-on souhaiter après ce que nous avons vu de ce méchant, qui ne sait faire que des manchots et des jambes de bois?

Il vient d'arriver à la Rochelle un bâtiment parlementaire de New-York, chargé de Français qui fuient ce pauvre pays ; un autre, à Nantes, aussi avec des Français ; et pas un mot de Solange, de ma pauvre fille, de vos enfants; je suis désolée. *Les nouvelles les plus fraîches que nous avons d'eux, sont celles que Bourdel nous a apportées, nous attendons une lettre de lui ; s'il a quelques nouvelles, il nous en fera part sûrement ;*

M. Maisonselle, que vous avez connu dans votre enfance à Wrentham vient d'arriver de la Guadeloupe avec sa famille; il nous a peint le pays, de manière à dégoûter ceux qui auraient envie d'y aller.

Mr Camino nous dit qu'il a rempli toutes les commissions que vous lui aviez données, je souhaite que vous soyez satisfait, vous devez avoir dans ce moment des de nos nouvelles par le Bâtiment « La Paz », parti d'ici il y a 40 jours, accusez nous réception de nos lettres et de trois caisses que le Cne a du vous remettre ; d'après ce que vous me dites, des pirateries, nous serons inquiets sur le sort e l'Australien, donnez nous de ses nouvelles. Sitôt son arrivée, nous avons écrit par le Bâtiment l'Alexandre, qui doit toucher à la Gpe, . Donnez nous des nouvelles de Solange. Si vous en avez, j'imagine que le blocus dans cette saison est levé et qu'il passera quelque bâtiment ; je ne puis comprendre que ma fille a laissé partir ces deux parlementaires sans nous écrire n mot qui aurait calmé mon inquiétude.

Votre père vous embrasse, et vous dit qu'il ne sait pas écrire sans dire ce qu'il pense, il vous écrira après le Congrès de Vienne, ce qu'il dit

Votre neveu vous remettra un petit paquet contenant trois livres propres à l'éducation de vos enfants et un rouleau renfermant des pastilles d'ipéca ; on les prend pour les rhumes, pour les glaires; les aigreurs ; *j'en ai pris jusqu'à huit par une demie heure de distance c'est excellent pour les enfants.*

Adieu, mon cher fils; nous vous embrassons, Séraphine, notre petite-fille, qu'on dit être charmante, et tous nos petits-fils. Je prie Dieu pour leur conservation à tous *et souhaite que vous laissiez reposer la mère*

Votre père vous embrasse et vous dit qu'il ne sait pas écrire, quand il ne peut pas dire ce qu'il pense; il vous écrira, après le congrès de Vienne, à ce qu'il dit.

LETTRE N°144

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Bordeaux, 30 décembre 1814.

Je profite de l'occasion *d'un Bâtiment qui va je crois à votre adresse*, mon cher Salabert, pour vous donner de nos nouvelles ; nous jouissons d'une bonne santé, c'est beaucoup; mais cela ne me rend pas plus heureuse. L'éloignement de ma famille me tourmente; les dangers que court ma fille, dans ce moment, ne me laissent pas de repos; j'y songe jour et nuit; donnez-nous de ses nouvelles si vous en avez.

Nous avons reçu votre ami M. Camino du mieux qu'il nous a été possible; nous causons tous les jours de vous, de Séraphine, des enfants et de tout ce qui vous concerne. Je finis toujours par dire : Je voudrais bien qu'ils fussent ici. Nous jouissons de la tranquillité, bien inappréciable; d'après ce que l'on nous dit, nous voyons que vos affaires ne vous permettent pas de quitter la Havane, du moins pas de sitôt. Mettez, mon cher fils, des bornes à votre ambition ; la fortune a ses caprices, elle nous abandonne au moment où l'on croit être le plus favorisé; faites vos affaires, de manière à parer à tous les événements malheureux. Les nouvelles d'Espagne ne sont pas tranquillissantes ; celles des États-Unis sont affligeantes. Ma pauvre fille, vos enfants ne nous sortent pas de la pensée.

Nous avons reçu vos lettres du 22 Juin, celle par Mr Camino, ainsi que le ouvrages de nos petits enfants, qui nous ont fait plaisir, nous avons aussi reçu votre lettre du 6 Août, nous voyons avec plaisir qu'à cette époque, vous jouissiez tous d'une bonne santé.

Nous vous avons écrit depuis le 12 Mars, jour où le duc d'Angoulême est entré à Bordeaux, 5 lettres par l'Espagne, pour vous épargner les inquiétude que vous pouviez avoir sur notre sort, vous ne nous accusez point réception d'aucune de ces lettres. Si vous les avez reçues, parlez m'en car je suis dégoûtée d'écrire quand je sais que mes lettres ne parviennent point, nous nous vous avons écrit par le navire « La Paz », parti le 12 de la Corogne, ; vous recevrez aussi les trois caisses contenant des petits effets pour les enfants que votre père leur envoie, j'en ai déjà envoyé la note à Séraphine par triplicata ; accusez moi réception.

Mr Camino se dispose à partir du dix au quinze Décembre, nous ignorons s'il a fait de bonnes ou de mauvaises affaires, il ne nous en a pas parlé ; par discrétion, nous ne lui en avons pas parlé non plus ; je souhaite et désire que vous soyez content

Je souhaite que vous puissiez continuer à faire des affaires ici ; c'est une grande satisfaction pour moi de voir des personnes qui vous connaissent, et qui peuvent répondre à toutes les questions que nous leur faisons.. Je songe souvent qu'il y a quatorze ans que je ne vous ai pas vu et dix que je n'ai pas vu votre soeur ; c'est n'avoir point d'enfants. Votre père jouit d'une santé parfaite; il vous embrasse, il ne vous écrit pas, je ne sais pourquoi; il dit toujours qu'il veut mourir.

Adieu, mon cher fils; je vous embrasse. Je vous aime toujours, je désire ardemment de vous voir, je fais des vœux pour votre conservation.

D'après un décret du roi d'Espagne qui défend l'entrée des étrangers dans les colonies espagnoles, le bâtiment doit toucher à la Guadeloupe pour prendre, comme on dit, l'angle. Il peut se faire que ce bâtiment n'aille point à la Havane.

Je vous dirai, sous le secret, que votre père est fâché contre vous de ce que vous lui dites, au haut de votre lettre : Monsieur Chauviteau.

CONTENU DES TROIS CAISSES ENVOYÉES PAR LE CAPITAINE 'V.

N°1 contenant 12 bouteilles liqueur.

N°2 contenant 3 poupées,

2 bérets,

3 livres de prières,

1 livre de prières pour Ferdinand, 2 livres d'éducation, 1 bourse brodée, 2 pelotes,

2 bonbonnières pour les enfants,

des estampes, des caricatures pour amuser les enfants.

N° 3, contenant 4 livres tabac, 1 bouteille, idem,

6 bouteilles liqueur fortifiante,

1 sac châtaignes. Je désire que vous les receviez

bonnes.

LETTRE N°145

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 2 janvier 1815.

Nous avons reçu votre lettre du 26 octobre, ma chère Séraphine ; il est inutile de vous dire tout le plaisir qu'elle nous a fait. Vous connaissez notre tendresse pour nos enfants *.il vous est facile de juger de tout le plaisir que nous éprouvons toutes les fois que nous apprenons qu'ils jouissent d'une bonne santé..* Vous espérez, ma chère Séraphine, nous présenter nos aimables petits-enfants; nous aussi l'espérons, et nos désirs sont bien plus grands que nos espérances.

Quand nous vous engagions à venir, nous entendions que votre mari vous accompagne; nous ne serions pas heureux, s'il manquait quelque chose à votre bonheur ; nous savons combien vous lui êtes attachée : c'est la seule chose qui nous console d'être séparés de lui. Faites, ma chère fille, son bonheur, et soyez sûre que vous ferez le nôtre.

Nous n'avons pas eu d'autres nouvelles de vos enfants de New-York, *que celles que nous avons eu par Mr Bourdel* pas plus que de nos enfants de Rhode Island; cette privation me rend malheureuse. *Si vous en avez reçu, faites nous en part* Ne soyez pas étonnée, si votre papa ne vous écrit pas : les mains lui tremblent, je suis obligée d'être son secrétaire ; il vous aime toujours, parle toujours de vous et désire beaucoup vous revoir; il vous souhaite ainsi que moi, tout ce que l'on souhaite à quelqu'un que l'on aime de tout son coeur de la santé et toute sorte de bonheur et de prospérité. Adieu, ma chère Séraphine, je vous embrasse, ainsi que mes petits-enfants.

LETTRE N°146

JOSEPH CHAUVITEAU

Ma chère Séraphine, vous vous plaignez que je ne vous aie pas écrit et que je vous néglige. Hélas ! j'ai donc bien des torts de négliger une fille, qui m'est aussi chère, plus par ses belles qualités, sa respectabilité, hélas ! et de me faire revivre ! Ses enfants auront une partie des vertus et des sensibles qualités de leur chère mère. Je vous ai écrit ainsi qu'à votre cher mari, chacun une grande lettre, à l'entrée de Louis le Désiré à Paris. Depuis, j'en ai reçu deux de votre mari, dont l'une commence : « Mon cher papa et ma chère maman »; l'autre: « Mes chers parents», et une du 9 juillet, qui commence : « Monsieur Joseph Chauviteau, en toutes lettres ; depuis, je ne sais comment lui écrire, comment commencer ma lettre ; faites-lui mes excuses. Embrassez-le pour moi et mes chers petits-enfants. Sortant de vous, chère Séraphine, ils seront dignes de leur grand père au quatrième degré, Jean-Joseph Chauviteau, colonel des milices dans le Poitou, du temps de Louis XIV, qualifié de respectable et honorable, j'ai la preuve en parchemin. Adieu, chère et bien-aimée et respectable Séraphine ; votre père, si l'on vous dit qu'il a des défauts, au moins, il a cette qualité d'aimer ce qui est aimable, et de respecter ce qui est respectable. Adieu, adieu.

LETTRE N°147

Mme CHAUVITEAU A SON FILS

Bordeaux, 18 janvier 1815.

Nous vous avons déjà accusé réception de votre lettre du 20 novembre *par la Julie je n'ai pas eu le temps de répondre à votre lettre, le Bâtiment étant prêt à faire voile, c'est donc aujourd'hui, mon cher fils, que nous vous répondons, nous voyons avec un extrême déplaisir par votre lettre que vous n'avez pas reçu toutes celles que nous avons écrites. Mme Bertrand*

a pu vous dire qu'elle-même nous en a fait passer 3 à Cadix par un espagnol qui était alors à Bordeaux, nous vous avons envoyé par duplicata le nom des maisons solides et qui jouissent d'une bonne réputation de cette ville, imaginant bien que vous seriez embarrassé sur le choix d'une maison, soit pour lier des affaires ou pour prendre des lettres de change, nous vous les envoyons à nouveau . Nous voyons avec chagrin, que vous ne pouvez pas faire le voyage de France, du moins sitôt que nous le désirons. Nous désirons vous voir et vous dire des choses qui ne peuvent s'écrire; mais ce que nous pouvons vous écrire, sans crainte de vous donner un mauvais conseil, c'est de placer ici quelques fonds en terre .Mr Jean Jacques Bosc est l'homme qui vous servira bien, vous pouvez prendre confiance en lui pour tout ; je crois qu'il vous a adressé un Bt qui devait toucher à la Gpe, je vous ai écrit par lui, le capitaine est Mr Bisquet La maison où vous vous étiez adressé est très solide , du reste nous ne le connaissons pas.

Le Bt que vous dites être arrivé à la H. parti de ce port sont donc partis bien secrètement, car nous sommes toujours à la piste pour ne pas en laisser partir un sans une lettre pour vous

Imaginez-vous bien que nos personnes sont en France, et que notre esprit est toujours à la Havane et à la Providence. Nous avons toujours les yeux sur ces douze petites créatures ; elles font le sujet de notre conversation, le soir, auprès du feu. Je suis toujours en transes, quand je pense que vous et Solange êtes mortels. Un père se doit tout entier à ses enfants : plus il en a, plus il a de devoirs à remplir; il faut donc vivre pour eux, et pour vivre, il faut ménager sa santé, quand on a le bonheur de l'avoir bonne ; il faut travailler, mais non pas, jusqu'à la fatigue, et être très sobre dans tous ses goûts ; user de tout, mais avec modération. C'est assez, je crois, vous prêcher sur la conservation de la santé. Je me repose sur Séraphine pour vous rappeler mon sermon, si vous l'oubliez. Vous nous dites qu'elle est encore enceinte; combien donc en voulez-vous avoir ? Il vous faut donc établir une habitation de plus.

Nous avons appris avec beaucoup de peine, que M. Hernandez était toujours malade. Nous voyons avec chagrin, que ce sera un grand obstacle à votre voyage.

Nous attendons avec impatience l'arrivée du bâtiment la Séraphine, le nom nous fait soupçonner que vous l'avez acquis .il nous apportera sûrement des lettres de vous qui nous annoncera l'arrivée du Bt « La Paz »

Nous sommes inquiets sur le sort de ce Bt et de l'Australien; vous apprendriez par eux, que la France actuellement est la partie de l'Europe la plus tranquille, quoiqu'il y ait beaucoup de gens qui vous disent que tout cela finira par la guerre. La guerre est dans leur tête et 'dans leur cœur, ils sont fâchés que la paix soit venue avant d'avoir fait fortune. Car, il faut vous dire, que sous Bonaparte, il n'y avait pas d'autre état, d'autre métier, que celui de la guerre. Le Gouvernant ne voulait pas laisser à la nation d'autre ressource; il fallait que tout fût militaire, jusqu'aux enfants dans les collèges. Ne craignez donc pas, que la paix ne dure pas : nous avons un Roi, comme il les faut, pour le bonheur des peuples. Il est prudent, juste, a un bon coeur, de bonnes intentions, une tête bien organisée et une connaissance parfaite des hommes. Il n'a pas voulu connaître de coupables, crainte, sans doute, d'en trouver trop.

Votre père et moi avons en lui une confiance sans bornes ; nous trouvons bien tout ce qu'il fait, étant persuadés qu'il fait pour le mieux. S'il eût agi différemment, il eût mis la guerre

civile en France ; alors son retour n'eût pas été un bonheur; la France eût été partagée ; mais avant ce partage, que d'horreurs, que de déchirements nous eussions éprouvés ; c'est assez vous entretenir de toutes ces choses-là.

Donnez-nous donc des nouvelles de votre pauvre soeur et de toute sa famille *vous devez avoir des Bts américains chez vous, à présent qu'ils ont la paix, il en est arrivé dans différents ports de France, venant de New York, et point de nouvelles d'eux*; nous leur avons écrit hier, et les engageons à vous donner Solancine et Antoine; si vous veniez vous-même accompagner les vôtres, je ne voudrais pas qu'ils confiassent Solancine à d'autres qu'à vous.

Nous embrassons notre chère Séraphine;*je lui écrirai par un Bt qui doit partir sous peu* vous pouvez envoyer du sucre à votre père, car il le mange comme du pain ; il se dédommage d'en avoir été privé pendant neuf ou dix ans. Adieu, mon cher Salabert; je vous embrasse, ainsi que nos petits-enfants.

Envoyez moi des oranges et quelques livres de chocolat, si vous envoyez quelqu'un à Bx

LETTRE N°148

JOSEPH CHAUVITEAU

Votre mère vient de me lire dans mon lit sa lettre, qui m'a fait verser des larmes. Je veux vous écrire pour vous dire que ma maladie n'est rien : c'est un rhume ; dans deux ou trois jours, avec de la prudence, cela ne sera rien. De la prudence, j'ai le droit de te dire cela : Aurais-tu cent ans d'âge, j'en aurais cent trente. Adieu, mon fils ; adieu, chère et bien-aimée Séraphine; adieu, chers et bien aimés petits-enfants. Voyez à la poste, vous devez avoir au moins douze lettres de nous.

Consulte ta respectable femme en tout, et le bon, et respectable, et très solide M. Jacques Boscq, négociant à Bordeaux. La plus petite de ses qualités est d'avoir deux millions de biens, une seconde Séraphine, et neuf enfants.

LETTRE N°149

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 10 février 1815.

Je vous dois une réponse, ma chère Séraphine. Une maladie survenue à votre père, à qui il m'a fallu donner mes soins, m'a privée de répondre à votre lettre obligeante. Votre père va

mieux, mais il a de la peine à reprendre ses forces. J'espère que le retour de la belle saison qui s'approche, le rétablira tout à fait. M^oi Bertrand... vous a peint bien faiblement le désir que nous avons de voir toute notre famille réunie ici. Vous êtes mère; par conséquent, vous savez combien père et mère sont ingénieux à se tourmenter sur le sort de leurs enfants. Pour le bonheur de nos petits-enfants, nous désirerions voir une partie de la fortune de votre mari placée ici en terre. Vous pourriez alors dire : Le sort de mes enfants est assuré. Enfin, ma chère Séraphine, ce sont les désirs et les conseils d'une mère qui aime tendrement ses enfants. Ce n'est pas le seul désir de vous voir tous autour de nous qui me fait vous donner ces conseils ; mais c'est parce que je crois que vous ne pouvez mieux faire pour la *fortune* de vos enfants.

Vous nous dites, ma chère Séraphine, que ma petite fille voulait partir! Que nous aurions de plaisir à la recevoir, s'il était possible de nous l'envoyer dans une petite boîte avec du coton ; enfin nous ne perdons pas espoir de vous voir avec tous vos petits poulets et ma fille avec les siens. En attendant ce jour heureux, je vous embrasse ainsi que tous vos petits enfants.

Ouvrez vous-même le panier, vous y trouverez des gazettes.*et les prix courants que votre père vous envoie , cela va au soin de Mr Halbran qui va sur le Bt de Mr Ducourneau, à votre consignation ; nous vous recommandons ce jeune homme, ; j'avais demandé à Séraphine du chocolat, je ne savais pas alors que c'était prohibé ; ainsi, il ne faut plus m'en envoyer, à moins que ce ne soit 3 ou 4 livres que ce Mr mettra dans sa malle* Votre père vous prie de lui envoyer dans la caisse vide, ananas, citrons et gelées, pour partager avec la veuve de son respectable ami de Condom qui nous envoie tous les ans des cuisses d'oie et de l'eau-de-vie.

Nous savons, mon cher Salabert, par votre lettre qui nous est parvenue par Mr Lemasne, qui a écrit aussi à votre père, que vous jouissiez d'une parfaite santé, ménagez-la, mon fils, c'est un bien précieux, et surtout vos yeux, n'écrivez point à la lumière, votre père vous envoie 22 bouteilles de vieil eau de vie d'Armagnac ; pour remplir la caisse, on y a mis 2 bouteilles de vin blanc, ne buvez pas de cette liqueur, elle vous est absolument contraire, faites la boire à vos amis, nous avons reçu de Condom 2 pots d'oie confits, je les envoie à Séraphine,

Nous espérons, mon cher Salabert que vous aurez reçu toutes les lettres qu nous vous avons envoyées par tous les batiments partis d'ici pour La H ;, ou il y a quelqu'un qui vous joue le tour de les intercepter.

Nous avons reçu des nouvelles de la Gpe, je vous écrirai par le Batiment de Mr Cabarrus qui doit partir dans 10 ou douze jours et vous donnerai des détails de ce pauvre pays.

Voici, mon cher fils, la belle saison qui arrive, envoyez vos enfants et que vous ne puissiez pas venir vous-même, faites les partir dans le courant du mois de Mai, je crois que c'est le temps le plus favorable ; plus tôt, on risque les fontes de glace, plus tard les coups de vent ; enfin, vous devez savoir tout cela mieux que moi, instruisez nous de leur départ, et accusez nous réception de nos lettres, adieu, mon cher Salabert, je vous embrasse , donnez nous des nouvelles de votre sœur

*Dites nous si vos enfants ont été contents de ***que votre père leur a envoyé. Il pense que la mort du Crédit, tué par les mauvais payeurs et la figure de Bonaparte les aura amusés.*

LETTRE N°150

JOSEPH CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

Bordeaux, 13 février 1815.

Mon cher Salabert, j'avais totalement oublié que M. Robert, marchand tailleur, où travaille *et qui montre à John Louis Thérassin son état*, , m'avait donné une procuration sous signature privée. Tu peux la remplir selon que tu le jugeras à propos ; je désire beaucoup être utile à cette respectable famille de M. Robert. A ce propos, que je te parle de notre filleul *pour l'espoir de son petit bien être*,. Ta mère et moi l'avons élevé ; nous lui avons servi de tout dans le monde. C'est un homme aujourd'hui qui a du talent, et pardessus tout de la religion, de la conduite et de l'honneur. Crois-tu qu'il ferait quelque chose à la Havane; tu dois connaître ton père, pour tout au monde, je ne te mettrais pas dans l'erreur. Grand Dieu ! c'est ce que je craindrais, que tu y sois ou que *lui* y tombes, dans l'erreur *mais je suis sur qu'il te serait très utile pour voir tout*, , *avoir l'œil à tout, et te rendre compte. Tu pourrais te fier à lui comme tu peux te fier à ton père et à ta mère.* Adieu. Je te répète, embrasse ta chère et bien aimée femme et nos petits-enfants *.Tu dois avoir reçu de Mr Ducourneau deux paniers, vois toi-même, et tu me diras ce que tu penses ; tu recevras une caisse de 24 bouteilles. Adieu, hélas !*

LETTRE N°151

Mme CHAUVITEAU A SON FILS SALABERT

25 mars 1815.

Mon cher Salabert, mon cher fils, je vous ai induit en erreur en vous disant que tout nous promettait des jours heureux! Hélas 1 Bonaparte est à Paris ; je n'ai pas la force de vous en dire davantage. M. Camino vous dira le reste. Nous nous préparons à partir pour New-York. Si j'ai le bonheur d'arriver je vous écrirai de suite. Votre père est désespéré. Adieu, nous vous embrassons, et toute votre famille.

Le navire commandé par le capitaine *Paillet*... a péri sur les côtes d'Espagne. Le capitaine et neuf hommes se sont sauvés.

LETTRE 152

JOSEPH CHAUVITEAU

Nous partons dans vingt à vingt-cinq jours pour NewYork, si Dieu veut ! Après avoir embrassé tes enfants, je conduirai ta mère chez sa fille; après les avoir embrassés, j'irai vous embrasser tous, et de là à la Guadeloupe pour attendre ma fin. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est de laisser trente mille francs, montant de ma terre, que l'on ne veut pas me payer, et quatorze du Gouvernement, ce qui fait quarante-quatre mille francs perdus, ou en grand

risque, pour moi et les miens. Je laisse le tout à la volonté de Dieu et aux soins de M. Boscq. M. Camino m'a promis de m'aider pour payer le passage. *Sans adieu, mon fils*

LETTRE N°153

Mme CHAUVITEAU

2 avril 1815

Mon cher Salabert, M. Camino est porteur de celle-ci; il vous dira l'état déplorable où est la France. J'ai le coeur navré de chagrin ; je crois que je n'aurai jamais le bonheur d'embrasser mes enfants. Il part un bâtiment pour New-York à la fin du *courant*; nous en profiterons, si le cas l'exige.

La Séraphine est enfin arrivée. Nous avons reçu votre lettre par la Santa-Maria. *Adieu, mon cher fils, je vous embrasse ainsi que Séraphine et nos petits enfants*

LETTRE N°154

JOSEPH CHAUVITEAU

Avril 1815.

Mon cher Salabert, mon cher fils, tu sais tout, M. Camino te dira le reste. Je t'ai écrit voilà huit jours *par le navire de Mr Chaigarela ?* ; certainement tu n'enverras plus tes enfants; ton père et ta mère, vous les embrasserez. Je laisserai ma femme chez Solange et Toute ; j'irai à la Havane vous voir, et cette chère et bien-aimée Séraphins. J'irai à la Guadeloupe, hélas! attendre la fin de mes maux et de mes malheurs. Je suis obligé de laisser en France une quarantaine de mille francs; ce n'est pas le moment d'exiger ce qui est justement dû ! Si Dieu veut, je te verrai, je te dirai ce que j'ai dans le coeur. *Mr Camino a eu la bonté de m'ouvrir un crédit chez Mr Cabarus, ...huit mil francs, ; sans cela j'aurais été embarrassé pour notre départ* Je t'envoie deux gazettes du 29 et 30 mars. *Mr Camino te donnera les prix courants et les gazettes* Adieu, Salabert ; adieu, mon cher fils.

LETTRE N°155

A MESSIEURS PAPIN-DESBARRIÈRES, DE JOLIMONT

ET MICHEL DE LEYRITZ

Bordeaux, 29 mars 1815.

Respectables Messieurs,

Accablé de chagrins et dans l'embarras d'un départ précipité, je viens de jeter un instant les yeux sur le Mémorial bordelais, et j'y ai vu le noble exemple que vous nous donnez. Bien que j'aie perdu ma fortune dans les Colonies, où je suis né ; bien que j'aie été émigré pendant dix-sept ans, toujours malheureux, toujours en butte aux révolutions, je me joins pourtant à vous dans cette circonstance, et veux honorer, en vous imitant, les derniers moments qui me restent à vivre. Accoutumé dès longtemps aux privations de toute espèce, j'oublie, et mes soixante-dix ans, et les besoins inséparables du long voyage par mer que je vais entreprendre. A votre exemple, Messieurs, j'offre une somme de mille francs, pour être employée à la défense de ma patrie et de mon Roi, objets constants de mes prières et de mes vœux.

On m'assure, qu'entre les cent mille Français prisonniers en Russie ou en Angleterre, et qui tous ont été délivrés par la bienveillante protection de Louis le Désiré, un grand nombre s'est armé contre lui ; mais je ne puis le croire. Ma vieille loyauté se refuse à l'idée d'une si noire ingratitude, et d'une si lâche trahison. On m'a dit également qu'il s'est trouvé des officiers supérieurs, des militaires français, qui, après avoir prodigué les serments, après avoir baisé la main de notre bon Roi, ont été les premiers à le trahir et à l'abandonner ; si cela est vrai, Messieurs, j'ai trop vécu, et je regrette de n'être pas mort avant des exemples de perfidies qui font rougir du nom d'homme.

Quoi qu'il en soit, en m'éloignant de cette malheureuse France, en allant rejoindre aux États-Unis le seul fils qui me reste, j'emporte la pensée consolante de votre dévouement et la satisfaction d'avoir pu l'imiter. Permettez moi donc de vous féliciter, Messieurs, d'être du nombre des bons Français demeurés, ainsi que moi, fidèles à leur prince légitime.

Joseph Chauviteau

Colon de la Guadeloupe

Vive le Roi ! Vivent les Bourbons !

P.-S. – Les personnes chargées de recevoir les sommes offertes peuvent envoyer sur-le-champ, chez moi, allées de Tourny, n° 22.

(Ces deux pièces sont extraites du Mémorial bordelais des 29 et 30 mars 1815.)

LETTRE N°156

JOSEPH CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 27 avril 1815.

Mon cher Salabert, mon cher fils; ma chère Séraphine, je vous ai écrit par M. Camino dans les premiers jours d'avril; mais quand il a été sorti de la rivière, il a trouvé prudent de rentrer. Quand je vous ai écrit, mes chers enfants, je n'étais pas à mon aise; menacé, mais gardant mon sang-froid, je n'avais d'inquiétude que pour votre mère; j'ai assez vécu, trop même, après avoir vu ce que j'ai vu et la connaissance des hommes en général et en particulier. Ah! Salabert, mon cher fils, *sois sage plus que ton père* il est inutile que je t'en dise davantage; un jour, si Dieu veut!...Nous étions sur notre départ pour New-York, mais une lettre de Solange et de sa femme nous dit qu'ils partent pour la Guadeloupe. Hélas! toujours des contrariétés! *Je comptais laisser ta mère et aller te voir et attendre le sort de la Gpe* Est-il possible que Solange y mène sa femme et ses enfants! Mon Dieu, je serai toujours malheureux! Soyez tranquilles, mes chers enfants, sur notre sort ; nombre d'honnêtes gens me protègent, et même des officiers de la Place, qui m'assurent d'être tranquille et d'attendre. Je ne souffrais que pour votre mère; elle seule, ici, sans famille, sans amis qui s'intéressent à elle *dans un pays d'égoïstes*, Salabert, si j'allais aux États-Unis, c'est crainte de te compromettre, ne sachant pas comment la Havane va prendre ce qui se passe; mais bientôt cela sera fini de part ou d'autre. Je t'ai dit que M. Camino m'a donné un crédit de 8 000 livres sur M. Cabarus ; j'ai touché 1 200. Je ne peux rien toucher de Condom, pas même les intérêts échus *.Mr Ducourneau m'a offert, je n'ai rien pris, je lui ai dit : Si je partais ou si j'avais besoin* Il n'y a pas de sacrifices que je ne ferais pour sauver ta mère, avec la connaissance que j'ai de ton coeur... *Mr Bosc est chargé de toute une quarantaine de mille francs.*

Adieu, mon fils.

C'est à vous, ma chère Séraphine, que je m'adresse; je vous ai tant d'obligations, ma chère fille. Ne m'envoyez rien, mais faites une petite caisse de trois ou quatre pots de confitures, trois ou quatre boîtes de gelée, cinq à six livres de chocolat, adressée à ce brave officier de considération. Ce brave homme, entendant que l'on devait m'insulter, est venu m'assurer de sa protection et de celle des officiers, ses camarades, et a pris la plume et a écrit son adresse que voici

M. Damazan-Boisson, capitaine à l'état-major de place, rue Saint

Fort-Saint-Surin, no 40, vis-à-vis le commissionnaire du Mont-dePiété,

pour que ma femme et moi puissions l'envoyer chercher jour ou nuit; qu'il volera, lui et ses camarades. Dites, ma chère Séraphine, à votre mari quand il lui enverra cette petite caisse, de lui écrire deux mots pour le remercier de ses bons sentiments, de vouloir protéger son père et sa mère. Dieu est témoin, c'est pour la sécurité et sûreté de sa mère, la grand'mère de vos chers et bien-aimés enfants ; car, pour moi, la vie m'est à charge. Je me promène trois à quatre

heures par jour, sur la promenade devant notre maison, je ne crains rien. Le grand-père de vos enfants ne sera jamais déshonoré; oui, être tué, mais non déshonoré.

LETTRE N°157

Mme CHAUVITEAU A SON FILS

27 avril 1815.

Je profite de l'occasion du capitaine *Arimendi*... pour vous donner de nos nouvelles; nous ne sommes pas malades de corps, mais beaucoup de l'esprit : nous sommes dans un moment de crise terrible. Le porteur de nos lettres pourra vous donner quelques détails sur les événements politiques et sur la situation de notre ville. Nous venons de recevoir une lettre de votre sœur, qui augmente, et mes chagrins et mes inquiétudes, et qui dérange le projet que nous avions fait d'aller la rejoindre. Elle nous annonce qu'elle va partir avec toute sa famille pour la Guadeloupe, que Solange ne fait plus rien, qu'il mange le vieux gagné; sa lettre est du 10 février. Ils ne savaient pas encore la paix de l'Amérique; peut-être que cette nouvelle portera quelque changement à leur projet. S'il travaillait, sûrement, il ne penserait plus à ce voyage. *Ci-joint une lettre pour eux, faites la partir pour le port le plus voisin de Providence, le plus promptement possible* Je crains qu'ils ne se trouvent dans quelque siège ou insurrection. On doit s'attendre à tous les événements fâcheux dans les circonstances où nous sommes. *Le St Joseph n'arrive pas, et nous n'en sommes pas fâchés, nous aimerions mieux le Savoie à la Nouvelle Angleterre. Rien de Mr Camino, il vous écrit sûrement par cette occasion*. Adieu, mon cher fils; adieu, ma chère Séraphine; j'embrasse mes petits enfants. Vos deux aînés nous ont écrit chacun une petite lettre; *ils jouissaient tous deux d'une bonne santé le 30 Décembre 1814* ils se préparaient à prononcer un discours en public.

Recommandez la lettre pour Solange à quelqu'un à la Nouvelle Angleterre, dites de la faire partir pour la Gpe, s'ils n'étaient plus à la Providence

Ne soyez pas inquiets sur notre sort, nous ne sommes pas en danger

Je viens de relire la lettre de votre soeur; je vois qu'ils savaient la paix de l'Amérique, et qu'ils étaient décidés à partir malgré cela.

Vous avez sous ce pli une lettre que votre père a décachetée, la croyant pour lui, il ne l'a pas lue, elle est en espagnol, il ne sait pas qui vous écrit

Dans la caisse des portraits, vous trouverez un paquet cacheté; si nous ne sommes pas avec vous en nature, nous y serons en peinture.

LETTRE N°158

Mme CHAUVITEAU A SON FILS

5 mai 1815.

Nous avons reçu votre lettre du 12 Novembre par l'Églantine; nous voyons avec un extrême plaisir que vous jouissiez tous d'une bonne santé et que votre famille croissait et multipliait, je souhaite et désire que vous prospériez de toutes les manières. Nous n'avons pas reçu votre lettre par la G...marie de Nantes par conséquent celle de Séraphine que nous regrettons beaucoup. Ce bâtiment aura péri comme une infinité d'autres. Nous avons eu cette année un hiver affreux, long, froid, humide et des coups de vent toutes les semaines c'est le plus vilain que nous ayons passé en France; je me suis crue encore à Providence.

Celle-ci va par le Batiment « Deux Amis, Cne Pérandeau, avec une caisse contenant ... bles de liqueur dorée, votre père vous envoie tout ce qu'il a trouvé chez le marchand qui en attend de Paris, il vous en enverra d'autres par la première occasion qui se présentera. Accusez m'en réception, ainsi que celle envoyée par le Stb Thomas contenant des confitures sèches et trois bouteilles de sirop pour la poitrine, vous ne m'avez parlé de deux pots de cuisse d'oie et d'une caisse de 20 bouteilles d'Eau de Vie d'Armagnac qui vous ont été envoyées par le Bt l'Actif, Cne Delpech, expédié pour la H. par Mr Ducourneau. Nous savons que ce Bt a été à la Nouvelle Orléans après 80 jours de traversée, mais il a dû vous vous envoyer les lettres et la caisse, dites nous en un mot quand vous écrirez. Nous avons reçu deux lettres de vos enfants de New York par un monsieur qui a resté chez vous quelque temps, nommé Hamond

C'est M. Hamond qui nous a appris la naissance de votre sixième fils, Philippe-André. Nous attendons impatiemment la belle saison, nous verrons sûrement arriver quelqu'un de votre connaissance, qui nous donnera des nouvelles de tout ce petit monde, que je ne verrai jamais; du moins, j'en perds l'espoir. Nous sommes fort tranquilles à Bordeaux; il n'y a pas d'apparence que nous soyons forcés d'aller à la Nouvelle-Angleterre. Nous vous remercions de votre précaution de toutes les adresses que vous nous donnez; je souhaite de tout mon coeur n'en avoir pas besoin.

Nous avons reçu plusieurs lettres de Solange et de votre sœur Ils nous disent qu'ils sont fort tranquilles à la Guadeloupe depuis qu'ils sont au pouvoir des Anglais. Mais le commerce est anéanti. Nous voyons avec une peine extrême que ce pauvre pays ne se relèvera plus. L'abolition de la traite est un coup de masse pour eux. Nous le devons à M. Bonaparte. Le Roi avait obtenu la traite pendant cinq ans, ce qui aurait repeuplé les habitations qui manquent de bras. Mais Bonaparte, en rentrant en France, pour plaire aux Anglais, qu'il voulait gagner, a débuté par l'abolition de la traite.

Adieu, mon cher fils; je vous souhaite continuation de bonne santé et de prospérité

Ma chère Séraphine, je vous embrasse tendrement et vous aime de même ; continuez à bien vous porter et faire le bonheur de notre fils, en faisant le sien, vous faites le nôtre, embrassez pour nous tous nos petits enfants, sans oublier le nouveau né, nous prions le ciel de répandre sur lui et sur tous les autres sa bénédiction ; nous avons eu des nouvelles de ma

filles et de sa famille, mais, hélas, elles sont affligeantes ; j'ai eu le malheur de perdre une sœur que j'aimais tendrement et l'on nous mande que ma nièce, sa fille est mourante ; il est cruel de mourir avant d'avoir vécu ; adieu, ma chère fille, donnez nous de vos nouvelles, elles nous font toujours plaisir

(J'embrasse ma chère Séraphine et tous nos petits-enfants, sans oublier le nouveau né. Nous prions le ciel; de répandre sur lui et sur tous les autres sa bénédiction.) (résumé du passage ci-dessus)

8 mars 1815

Le Bt qui devait emporter cette lettre n'étant pas parti comme il l'avait annoncé, j'ai encore le temps de vous accuser réception de votre lettre du 32 Janvier, nous y répondrons par une autre occasion, ayant écrit toute la semaine à la Gpe, les yeux m'en font mal ; j'ai besoin d'un peu de repos ; quand on est vieux et faible comme je le suis, mon cher fils, un rien fatigue.

- *Je ne saurais vous peindre la douleur et le chagrin que nous sentons du malheur arrivé au pauvre petit Louis ; c'est une grande imprévoyance du maître d'avoir de la poudre dans une maison qu'habitent des enfants ; nous craignons que ce soit au visage, n'importe quelle partie du corps est toujours un grand malheur, écrivez-nous, et donnez nous quelques détails, et faites-le le plus tôt possible pour nous tranquilliser ; votre sœur m'a déjà fait le portrait de tous vos enfants, et j'ai su par la petite lettre qu'il a écrit à son grand papa qu'il avait l'esprit vif et de l'imagination.*
- *Adieu, mon cher fils, nous vous embrassons de nouveau ainsi que Séraphine et tous les enfants ; ne nous envoyez plus ni cassave, ni confitures ; nous avons de la cassave pour longtemps et je compte faire des confitures cet été avec le beau sucre que vous avez envoyé*

LETTRE N°158bis

JOSEPH CHAUVITEAU A SON FILS

Bordeaux, 8 août 1815.

Je peux donc encore t'écrire, mon cher fils. Nous sommes sous le règne de notre bon roi Louis XVIII ; il fallait être fou, imbécile, méchant, pour ne pas voir et penser que cela ne pouvait pas durer; que c'était la cause des rois, et que tous les rois s'uniraient pour faire cesser un pareil brigandage. Il faut être brigand pour aimer le règne de Bonaparte. Enfin, mon bon ami, cela est fini, Dieu merci ! Les méchants fuient de tous côtés, et l'union va renaître; les bons et fidèles Bourbonnistes en sont quittes pour des angoisses, des craintes; la paix va régner dans tout le monde entier; le temps de Robespierre, que bien des gens désiraient pour acheter des biens de cent mille francs pour dix, est passé.

Je t'ai écrit, dans le temps, que M. Camino m'avait donné un mandat de huit mille; mais je n'en ai touché que quatre, *et le mandat de huit a été déchiré, ainsi tu tiendras compte à Mr Camino de quatre mille francs* et pas un sou de plus. Hélas, mon cher Salabert, tu es encore jeune, et ta chère femme aussi! Si j'avais touché à Condom; mais je n'ai pas même touché les intérêts. Je t'ai dit que des gens croyaient ne plus payer. Ah! Salabert, Salabert; si tu avais été

en France tu connaîtrais les hommes d'aujourd'hui! Enfin, j'ai espoir de recevoir quelque chose pour les quinze mille francs que le Gouvernement me doit; mais ce n'est pas le temps de parler de cela.

Je t'ai parlé dans une lettre de Mr Ducourneau, il vient un jour et nous lûmes ta sensible lettre et nous fîmes une offre sur les 50 caisses de sucre ; je lui dis que je prendrais cent louis et de te renvoyer le reste dans les articles qui feraient le plus d'effet ; je croyais que la soierie, les choses de mode pour les dames, mais qu'il devait mieux savoir que moi ; il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu, mais je n'ai encore rien pris

J'ai été malade, une maladie du foie et la goutte. Hélas, où est Solange, sa femme, ses enfants ? Si vous étiez tous réunis, nous ne balancerions pas d'aller vous rejoindre et mourir dans vos bras à tous. Adieu, Salabert; embrasse mille fois ta chère femme et tes chers enfants. Mon Dieu, que je désire vous voir tous! Adieu, mon fils; à la première occasion tu sauras quelque chose de ma détermination, quand je saurai où est ta soeur et ses chers enfants. Mon Dieu, la moitié de moi-même est à la Havane et l'autre à la Guadeloupe; et moi et votre mère, abandonnés de l'univers, dans une chambre dans la rue des personnes qui disent aujourd'hui oui, demain non.

M. Peccarrere a oublié la lettre que vous lui avez donnée, à la Havane, dans sa chambre, à ce qu'il dit; mais, Béarnais fin et courtois, de quatre le diable lui en prend trois », c'est le proverbe, et je crois qu'il n'est pas faux.

LETTRE N°159

Mme CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 11 août 1815.

Voilà bien longtemps, mon cher Salabert, que nous sommes privés de vos nouvelles. Les ports, que les événements malheureux avaient fermés, viennent d'être ouverts, et nous en profitons. pour vous tranquilliser sur les inquiétudes que pourrait vous causer notre position. Nous avons échappé à bien des dangers; nous sommes dans ce moment assez tranquilles, mais non pas sans inquiétude. Bonaparte est en Angleterre, mais sa faction est encore en France, cela inquiète; on travaille à faire justice à la trahison et au parjure. Ne vous rapportez pas à tout ce que l'on dit, car chacun parle selon sa manière de voir et de penser. Je souhaite et désire, mon cher fils, que tous ces événements ne vous aient porté aucun préjudice.

Parlons de vous, de Séraphine et de votre famille, qui doit être augmentée à présent; je désire que ce soit une petite fille; donnez-nous de leurs nouvelles *nous en avons eu de Juanito et de Louis, je crois vous l'avoir déjà dit ; ci-joint deux petites lettres pour eux, que vous leur ferez parvenir.*

Nous ne savons pas où est Guenet et sa famille, ce qui fait le tourment de ma vie ; sa dernière lettre qui est du 17 Février, nous annonçait son départ de Providence pour la Gpe, ce qui est bien éloigné de mes désirs

Votre père vous écrit par Mr Camino qui est porteur de nos lettres, il vous donnera amplement de nos nouvelles, il vous dira aussi avoir compté à votre père 4 mille livres, ne pouvant pas être payé par ceux qui ont notre argent en intérêts ; dans un moment de crise, toujours prêt à fuir sans argent, votre père a mieux aimé recourir à votre bourse qu'à celle des autres ; adieu, mon cher fils, je vous embrasse tendrement ainsi que ma chère Séraphine et mes chers petits enfants. Donnez nous au plus vite de vos nouvelles. Si vous en aviez de votre sœur, faites nous en part ; j'ai dans l'idée qu'en apprenant les nouvelles de la rentrée de Bonaparte en France, ils auront craint d'aller à la Gpe ; ils auront différé leur départ ; dans ce cas, ils auraient dû nous l'écrire pour nous tranquilliser.

M. Canino vous remettra de la fleur de tilleul; c'est excellent pour les nerfs ; faites comme le thé; prenez-en une tasse le soir en vous couchant.

Le vieux M. Ferrier vous remettra un paquet de gazettes que votre père vous envoie; c'est un bon vieux malheureux qui va à la Havane pour des affaires.

Mr Camino vous remettra la lettre de votre père

LETTRE N°160

JOSEPH CHAUVITEAU

Bonjour et adieu, Salabert; embrassez pour moi votre chère et respectable femme et vos chers enfants, et que vos estimables amis bonapartistes me fassent grâce des trois quarts des mensonges qu'ils vous débitent; mais je peux me consoler, j'ai l'amitié et l'estime de quelques illustres et respectables personnages. Je peux me consoler de la jalousie des Bonapartistes.

Adieu, adieu.

LETTRE N°161

Mme CHAUVITEAU A SON FILS

Bordeaux, 22 décembre 1815.

Enfin, mon cher Salabert, nous voilà à la fin de l'année et nous n'avons point d'autre lettre de vous qu'une du mois de février, qui avait cinq mois de date lorsque nous la reçûmes. Nous avons été un peu consolés de cette privation par l'arrivée de deux personnes qui vous ont vu jouissant d'une bonne santé, ainsi que toute votre famille, et prospérant en toute chose. Que Dieu vous bénisse et vous conserve ! il exaucera mes vœux

Mr Hermand qui est venu deux fois nous voir se charge de vous faire parvenir cette lettre, c'est lui qui nous a donné tous les détails que nous désirions avoir sur tout ce qui vous intéresse ; croiriez-vous que nous n'avons pas eu une ligne d'écriture de votre sœur, ni de

personne de la Gpe ; nous ayant annoncé son départ de Providence, elle devait nous annoncer son arrivée à la Gp . Nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur leur sort, je ne cesse de leur écrire pour leur demander de me tirer de l'inquiétude où me met leur silence ; nous savons que les bâtiments français ne sont pas reçus à la Martinique, c'est une voie pour écrire en France ; on a d'ailleurs la voie de l'Angleterre qui est une voie sûre, je voudrais bien les voir ici, ils feraient peut-être mieux leurs affaires ici que dans un pays ruiné et qui le sera pour longtemps ; l'abolition de la traite des noirs est un coup de masse pour les habitants qui manquent tant de bras pour la culture des campagnes ;

Enfin, il faut se résigner et prendre le temps comme il vient. Nous sommes parfaitement tranquilles à Bordeaux. Vous verrez par les journaux que votre père vous envoie combien la France est écrasée par ce que l'on a exigé d'elle. Le retour de Bonaparte a été un véritable fléau.

Nous avons reçu par Mr Herman, des lettres de vos enfants, ils jouissaient tous les deux d'une bonne santé ; lors de son départ, nous avons reçu de Mr Pecarere un B de cassave, et une caisse de sucre, et point de lettre, je vous l'ai déjà dit, je vous écrirai par le St Thomas qui doit partir dans cinq ou six jours et j'enverrai à Séraphine des confitures sèches ; pourvu qu'elles n'aient pas le sort des deux pots de graisse d'oie que nous avons envoyés par un Bt de Mr Ducourneau qui a été à la Nlle Orléans. Réclamez les lettres. Adieu, mes chers enfants, je vous embrasse un million de fois

Nous venons enfin de recevoir des lettres de Solange et de votre soeur; ils nous apprennent la perte que nous avons faite de ma pauvre soeur. Sa perte m'est d'autant plus sensible que c'est de toute ma famille celle qui m'a toujours porté le plus d'amitié, qui a toujours pris le plus d'intérêt à moi et à ce qui me regarde. C'est avec la plus vive douleur, le plus profond chagrin que j'ai appris ce malheur. Elle m'avertit qu'il faut bientôt aller la rejoindre; que la volonté de Dieu soit faite ! Ma fille m'engage à aller à la Guadeloupe ; elle ne songe pas qu'en y allant il faut renoncer à vous voir et à connaître ma chère Séraphine, que j'ai tant envie de connaître. Si nous allions à la Havane, il faudrait également renoncer à elle et aux siens, et vous m'êtes chers également et je vous aime de même. Vous voyez, mon cher fils, notre position; mon projet chéri a toujours été de vous voir tous réunis ici. Ces idées ont toujours nourri mes espérances, mais je commence à les perdre. Il me faudrait vivre cent ans pour voir accomplir ce que j'ai toujours désiré avec ardeur. Je ne vous engagerai plus d'y venir, si malheureusement, contre toute apparence, il venait à y avoir quelques bouleversements, j'aurais des reproches à me faire. Je voudrais vous y voir tous, mais avec agrément; sans quoi mon bonheur serait mêlé de crainte et d'inquiétude. La France est parfaitement tranquille; les choses commencent à aller sur un bon pied, à ce que tout le monde dit.

Votre père et moi sommes convalescents. L'hiver est très rude cette année; c'est le plus vilain que nous ayons passé dans ce pays.

Adieu, mes très chers enfants; je vous embrasse et vous aime toujours.

Votre père envoie à ses petits-enfants leurs bonnes étrennes, que vous trouverez dans la petite caisse des confitures

LETTRE N°162

JOSEPH CHAUVITEAU A SES ENFANTS

Décembre 1815 ou Janvier 1816

Mon cher Salabert, ma chère Séraphine, vous ne devez pas douter de la sincérité des vœux et des prières qu nous faisons, au commencement de 1816, pour vous et vos chers enfants. Hélas nous sommes sous la verge d'un hiver bien rigoureux.

La goutte me tourmente; ma chambre et mon lit sont mes promenades et prison. Hélas! nous pensons à l'Amérique, ma femme et moi. Mais, mon Dieu! ce serait à la Guadeloupe que nous devrions aller; nous y avons quelques petites choses ou l'espoir; mais, si nous y allons, il faut donc renoncer, surtout ma femme, à jamais vous voir, vous, Séraphine, qu'elle désire tant connaître, et vos chers enfants : cela est donc mourir et être en vie.

Adieu, tous, mes chers petits-enfants ! Recevez la bonne année d'un grand-père et d'une grand'mère qui vous aiment plus que leur existence.

LETTRE N°163

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 16 juillet 1816.

Mon cher Salabert, mon cher fils, j'ai écrit à Séraphine, le 25 juin, pour lui annoncer que vous n'aviez plus de père; il m'a quitté le 23 juin, après une maladie longue et douloureuse. Je n'ai pu supporter tant de fatigues, la fièvre m'a pris avec les plus vilains symptômes. J'en ai eu cinq accès, qui m'ont mise dans le plus grand danger. C'est entre deux accès de fièvre que j'ai écrit à Séraphine, sous le couvert de Mme Hernandez. Me voilà donc seule dans ce vaste univers; je dis seule, puisque je suis séparée de ceux qui m'attachent à la vie, dans un pays où je n'ai personne qui s'intéresse à moi ; sans parents, sans amis, très peu de connaissances.

Quand vous écrirez à Mr Albrecht, recommandez moi ; si vous étiez en affaire avec Mr Loriague, vous me rendriez aussi service de leur parler de moi, ils jouissent d'une très grande réputation à Bx

J'ai écrit plusieurs fois à Solange, je les engage à venir; s'ils viennent, je ferai tout pour vivre encore quelques années; s'ils ne veulent pas venir, ou qu'ils ne le puissent pas, je n'ai plus besoin de vivre. Adieu, mon cher fils; j'embrasse ma chère Séraphine et tous mes petits enfants, et prie Dieu de répandre sur eux sa bénédiction. Hélas! je ne les verrai donc jamais; ils ne connaîtront donc jamais leur grand'mère !

LETTRE N°164

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 5 septembre 1816.

Je profite, mon cher Salabert, de la seule occasion qui se soit présentée depuis longtemps, pour vous tranquilliser sur les inquiétudes que vous pourriez avoir sur mon sort, vous ayant annoncé la mort de votre père, et l'état déplorable où il m'a laissée *J'ai eu une maudite fièvre occasionnée par la fatigue et le chagrin qui ne m'a laissé que la peau et les os, et une couleur jaune , qui m'effraye toutes les fois que je me vois.* Je me remets pourtant, mais très difficilement. J'ai reçu des lettres de votre soeur, qui ont beaucoup contribué à une rechute que j'ai eue. Les pauvres malheureux me font saigner le coeur toutes les fois que je songe à eux, et j'y songe nuit et jour.

Vallée est mort; il a laissé sa femme mourante et dans la misère, avec deux enfants. Je dis dans la misère, parce qu'ils devraient être riches, et qu'il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient. Le pauvre Solange est perclus; les médecins l'ont envoyé prendre des bains aux ravines chaudes, qui lui ont fait du bien à ses jambes; mais le ténésme l'ayant pris, il a été obligé de revenir en ville.

Ma. fille me mande que tous ses enfants sont au Houëlmont à cause d'un mal de gorge, qui les enlève en trois jours, *ils n'ont pas du tout de vos nouvelles.* Voilà les nouvelles que j'ai reçues; ce n'est pas tout. Il vient d'arriver dans ce port six ou huit bateaux de la Pointe-à-Pitre et de la Martinique, les uns avec cinquante, les autres avec soixante passagers. J'ai demandé pourquoi tout ce monde venait, on me dit que l'on craignait les insurrections, que les nègres sont très impertinents, etc., que l'on avait été obligé de faire des exemples de sévérité. J'ai engagé Solange et ma fille à venir me rejoindre, avec ce qu'ils pourraient emporter *de ce pays.* *Je souhaite voir mal, je crains beaucoup pour toutes les Colonies.* Je compte sur vous, mon cher Salabert, *non pas pour leur donner du votre, cela ne serait ni juste, ni naturel, mais pourquoi , si vous faites gagner des étrangers que vous ne connaissez pas, ne feriez vous pas gagner* une soeur qui vous a toujours aimé tendrement *qui a toujours été unie avec vous non seulement par les liens du sang, mais encore par un rapport de caractère et une uniformité de goûts;* son mari est mon neveu, fils d'une soeur que j'ai toujours aimée, père de six enfants, qui vous sont chers. Je l'autorise à vendre, transiger, escompter les billets qui sont dus à votre père, et à se concerter avec vous pour le reste ; mais, depuis ma lettre, j'en ai reçu une d'elle qui me dit qu'elle ne reçoit pas du tout de vos nouvelles.

Voilà, mon cher fils, la position de votre famille, elle n'est pas gaie, comme vous voyez; aussi, quand je reçois des lettres de la Guadeloupe, je suis un moment à trembler avant de les ouvrir, je crains toujours quelque mauvaise nouvelle; il n'y a que les vôtres qui ne m'annoncent pas de malheur. *J'ai reçu une lettre de Mr Camino, je ne vous dirai pas d'où, car il ne me dit pas, il me fait des offres de service, je le remercie, n'ayant pas besoin dans ce moment ; celui qui vous remettra cette lettre vous remettra aussi une poche en papier contenant de la fleur de tilleul* Adieu, mon cher fils ; je vous embrasse tendrement, ainsi que Séraphine et mes petits-enfants. Dites moi si Ferdinand est allé rejoindre ses frères à New-

York; dites-moi comment fait le petit Louis .*répondez moi positivement sur ce que je vous dis de votre sœur et de Solange, parlez-moi aussi de Bristol, leur habitation.*

LETTRE N°165

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 29 septembre 1816.

Je me hâte *de vous écrire*, mon cher Salabert, pour profiter de cette occasion *qui dit-on part demain, j'ai reçu toutes vos lettres en trois jours de suite, celle où vous me demandez les robes et la confiture a été reçue la dernière, il paraît qu'elle est venue par Mr Camino, je l'ai reçue le 18 7bre par le Havre, sous le couvert de Mr J.J.Bosc* ; je vois, par votre *lettre du 12 Juillet* , que vous aviez la fièvre et le ténésme. Cette semaine, mon cher fils, a été terrible pour moi; je suis dans la désolation de toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues de tous les côtés; je ne vous en ferai pas le détail, je n'en ai ni la force, ni le courage. J'ai besoin de consolation et je n'en trouve nulle part. Je vous envoie les lettres de ma pauvre Toute. Hélas! on ne meurt pas de douleur, car je serais morte. Allez, mon cher fils, au secours du mari de votre soeur, du père de vos neveux; recommandez-le à votre correspondant de Boston, si Dieu le conserve, car je ne crois pas qu'il puisse supporter tant de maux à la fois.

Pour ajouter à tous mes chagrins, je reçois une lettre d'Ancelin fils, qui me révolte; il paraît qu'il y a des juifs partout; ci-jointe cette impertinente lettre. J'écris à son père; comme j'ai encore le coeur plein d'amertume, vous la lirez et ferez les changements que vous jugerez convenables, et l'enverrez sous mon nom *Je vous communiquerez sa réponse si j'en reçois* Prenez copie de la lettre.

Sitôt que je serai un peu revenue de l'accablement de la douleur, de l'étourdissement où m'a jeté toutes ces nouvelles affligeantes, je m'occuperai de la liqueur et de la confiture et vous enverrai cela par la malle, Bt de Mr Cabarus dans le mois d'Octobre ; du moins il est affiché pour ce temps. Quant aux garnitures de robe, il faut que je les fasse broder, car ici, on ne brode pas du tout sur la baptiste, ce n'est que sur la mousseline sur le cambrai ; je ne le ai pas recommandés encore ,sachant Séraphine en grand deuil pour un an, les modes et les goûts changent tous les jours, elles ne seraient plus de mode quand elle pourra les porter, je vais attendre de vos nouvelles avant de les commander.

Donnez-moi des nouvelles de vos enfants de NewYork, je vous ai dans plusieurs lettres demandé des nouvelles de celui qui a été brûlé, vous n'avez jamais eu l'attention de me tranquilliser à ce sujet

Écrivez à votre soeur par la Nouvelle-Angleterre *c'est à présent la voie la plus prompte et la plus sure* donnez-lui des conseils et des consolations, je suis incapable de lui en donner. Je suis dans un état d'anéantissement qui ne me laisse que le sentiment de la douleur. Écrivez à votre oncle Bioche et à M. Duc pour leur recommander ma fille. Écrivez aussi à Solange; *adrez vos lettres à Mr Plimpton à Wrentham* enfin, mon cher Salabert, donnez-leur toutes sortes de consolations, et vous ferez celle de votre mère

Qui vous quitte pour écrire à ce vilain Ancelin, j'embrasse ma chère Séraphine et mes petits enfants.

Ecrivez à votre oncle Bioche et à Mr Duc pour leur recommander ma fille, prenez copie de la lettre de Mr Ancelin fils et gardez la entre vos mains, adieu, ménagez votre santé et écrivez-moi.

J'ai reçu par le Cne Paillet ...chocolat, 16 bouteilles de sirop et un sac de café. Si jamais, ma bonne Séraphine m'envoie du sirop qu'elle le fasse mettre dans un petit baril, je vous écrirai plus tranquillement par la malle.

LETTRE N°166

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 22 Octobre 1816.

Mes très chers enfants, quand vous recevrez cette lettre, vous n'aurez plus de mère. Priez Dieu pour elle! Je vous écris, non pour vous affliger, mais pour vous consoler et vous instruire de mes petites affaires; vous consoler, en vous faisant souvenir que tout ce qui vit, meurt. J'ai vécu, il faut céder la place aux autres. Nous nous réunirons un jour dans l'autre monde, puisque nous ne pouvons pas l'être dans celui-ci.

Élevez vos enfants dans la religion de vos pères. Faites en d'honnêtes gens, formez-leur un bon coeur et un bon caractère; et, sur toute chose, qu'ils soient unis par l'amitié que l'on se doit entre frères et soeurs.

Je vous laisse ce que votre père m'a laissé : quinze mille livres entre les mains de M. Lorriague *c'est un parfait homme, vous pouvez prendre confiance en lui*; quinze autres mille livres entre les mains de Mme veuve Duprat, à Condom, que votre père avait données à intérêts à son mari, qui est mort depuis; ce que le gouvernement nous doit; des prétentions sur la succession de votre oncle Chauviteau, et mes petits meubles. Voilà, mes chers enfants, tout mon avoir en France.

Je vous recommande John, qui m'a donné des preuves d'attachement ; donnez-lui un millier d'écus pour louer une petite boutique, car ce qu'il gagne ne pourrait pas le faire vivre.

Adieu, mes chers enfants; je vous embrasse un million de fois, ainsi que tous mes petits-enfants. Vivez heureux dans ce monde, c'est ce que désire et souhaite votre mère.

C'est MM. Lorriague et Albrecht, qui ont ma confiance, qui soigneront mes intérêts.

J'ai oublié de vous engager, quand vous marierez vos enfants, de les marier près de vous; vous vous éviterez des chagrins et des soucis sans nombre

LETTRE N°167

SALABERT

Havane, 18 septembre 1816.

Ma très chère maman, ce n'est donc qu'à vous seule que je puis à présent dédier mes moments et adresser mes lettres. Vous êtes veuve, et je n'ai plus de père. Cette triste nouvelle m'a été annoncée avant-hier par une lettre de Camino, datée de juillet, du Havre. Depuis longtemps, je n'ai aucune nouvelle de Bordeaux; ce long silence me présageait quelque chose de funeste. J'ai, en même temps, à pleurer la mort d'un père chéri et révérent et à me désespérer de savoir ma bonne et bien-aimée mère seule, veuve, âgée, dans un pays presque étranger pour elle. sans aucun enfant ni parent pour la consoler et la protéger; et, ce qu'il y a plus affligeant pour moi, de ne pouvoir aller la rejoindre. Époux et père de sept enfants, les devoirs d'un homme d'affaires, qui a la fortune de ses enfants et celles de diverses familles à soigner, sont des motifs aussi puissants pour me retenir ici, comme votre situation présente et mes devoirs filiaux m'attirent vers Bordeaux. Je suis, depuis trois jours, livré à toutes ces réflexions opposées. Vous-même, maman, décidez; que puis-je résoudre? Vous, aussi bien ou mieux que moi, connaissez toute l'étendue de mes devoirs dans la position où je me trouve, et vous savez apprécier le coeur humain. Les chaînes qui me retiennent ici sont indissolubles. Ne pouvant aller personnellement remplir la douce tâche de vous consoler, que puis-je faire pour vous, ma chère maman ? Dites et commandez tout ce qui est au pouvoir de votre fils. Restez vous en France, éloignée de vos enfants ? Voudriez-vous aller dans votre pays de Guadeloupe, ou ne viendriez-vous pas auprès de votre fils, de votre fille Séraphine et de vos petits ? Ne pensez-vous point que les soins respectueux d'un fils qui vous aime tendrement et d'une fille du mérite de ma Séraphine ne balanceraient point les sacrifices que vous pourriez faire en quittant la France ? Le climat de ce pays est excellent, celui qui convient mieux à votre âge; la fortune que je possède me permettra de vous y donner les agréments qu'offre le pays. D'après la dernière lettre que j'ai de ma soeur, vous pourriez la trouver ici avec sa famille. Nous serions donc tous réunis, et vous trouveriez, dans votre vieillesse, le bonheur qu'offre une famille unie. Si vous goûtez mes désirs, faites vos préparatifs pour venir nous rejoindre. Peccarrere, Camino ou toute personne de votre connaissance, venant dans ce pays-ci, pourrait vous accompagner. John serait votre écuyer et vous pourriez prendre une bonne servante pour vous soigner pendant la traversée. Faites choisir un bon navire où vous pouvez avoir toutes vos aises; n'épargnez pas l'argent pour avoir tout ce qui peut contribuer à votre sûreté et commodité. Mes correspondants, MM. Cabarus, vous fourniront tout ce que vous aurez besoin, et, dans tous les cas, j'acquitterai ici tout ce que vous aurez contracté ou promis. *Quoique l'hiver offre des traversées pénibles sur les côtes de France, néanmoins, c'est le moment le plus favorable pour venir dans ces climats ; cependant, si vous partiez en Avril, vous pourriez encore être ici en Mai qui est un mois de notre belle saison, quoique chaud* J'attends avec impatience un courrier de Bordeaux afin d'avoir de vos nouvelles directement, car je n'ai aucune particularité sur l'événement ni la date

Mon fils Fernando est heureusement arrivé aux E.U. sans avoir un instant été malade à la mer. Serafina et mes enfants d'ici jouissent de la meilleure santé . il parait qu'il n'en a pas été de même de la famille de Guenet, les lettres que lui et ma sœur vous écrivent doivent vous dire qu'il a été malade et plusieurs enfants aussi

Adieu, ma chère maman ; ménagez votre précieuse santé pour le bonheur de votre fils qui vous est entièrement dévoué

LETTRE N°168

SALABERT

Havane, 30 septembre 1816.

Ma chère et bien-aimée maman, depuis mes dernières des 18 et 24 courant, j'ai reçu la chère vôtre du 16 juillet; celle du 25 juin, dirigée à Séraphine sous le couvert de M.' Hernandez, dont vous me parlez, ne m'est point parvenue. Votre lettre, ma chère maman, me confirme la triste nouvelle que je savais déjà par le Havre : l'ami Camino me l'avait annoncée. Je n'ai pas besoin de vous peindre mes regrets et notre douleur, ma Séraphine partage mes sentiments; cette femme angélique a conçu pour mes parents le même attachement que celui que je vous porte. Elle connaît papa dès les premiers mois de notre mariage, et je vous assure qu'elle ne cédaît à aucun autre de ses enfants, en respect et attachement ; si elle avait le bonheur de vous connaître, je suis persuadé que vous vous aimeriez bien tendrement : vous vous ressemblez trop pour ne pas vous aimer et vous estimer réciproquement. Nous faisons tous les deux des vœux pour que votre détermination soit de venir joindre vos enfants, puisque le sort ne leur permet pas de voler auprès de vous. Il semble, par votre lettre, que vous pressentiez ma position, puisque vous ne me dites pas un mot, et que vous comptiez plutôt sur ma soeur et Guénet pour aller auprès de vous. Que je serais heureux s'ils peuvent le faire! Mais quand on a six ou sept enfants, que l'on n'est pas riche, il est bien difficile d'aller dans un pays où il n'y a rien à gagner. Je ne veux point, je n'ose point vous presser à entreprendre un voyage à votre âge, quoique je pense que ce soit l'unique moyen de vous voir réunie à vos enfants; c'est aussi peut-être le parti le plus convenable à votre santé et à votre bonheur; car, n'en doutez pas, Salabert et Séraphine et tout ce qui les entoure feront tout ce qu'ils pourront pour votre bonheur. Votre situation isolée, si éloignée de nous, me chagrine, me quitte le sommeil. Je ne vivrai que quand je vous saurai protégée par quelqu'un qui vous soit cher ou que vous veniez nous joindre. Si vous aviez de la répugnance à demeurer chez les Espagnols, voudriez-vous aller à New-York ou Philadelphie ? Vous y avez trois petits-enfants, et ma femme, avec ses quatre petits enfants, y passerait de suite; elle me l'a promis encore hier au soir.

J'ai écrit à MM. Cabarus et C^o pour vous fournir tout ce dont vous aurez besoin. Ne ménagez rien, donnez-vous toutes vos fantaisies; je gagne de l'argent, Dieu merci, suffisamment pour procurer à ma • famille des aisances. Qui m'est plus cher que ma chère maman ? Qui a plus besoin de se soigner et d'avoir les douceurs de la vie? Personnel Aussi, je vous en supplie, ne permettez pas qu'une fausse délicatesse vous empêche de faire usage, sans aucune réserve, de vos propres fonds : puisqu'ils sont amassés par votre fils; et réellement, si j'en ai amassé, je vous le dois; car, un des plus forts aiguillons que j'aie eus pour me captiver au travail et exciter mon ambition a été l'idée d'aller un jour en jouir avec et auprès de vous. Les événements, depuis 1808, ont culbuté tous mes projets; ils m'ont privé de ce bonheur, mais non pas de celui d'être encore à même de faire jouir ma bonne-maman d'une rente de 5 000 à 6 000 francs, ou 10000 si elle le désire; je ne veux point la limiter.

Écrivez-nous souvent, c'est la seule consolation que je puisse recevoir, si je n'ai pas le bonheur de vous voir. Séraphine vous a déjà écrit deux lettres, elle me charge de vous

présenter ses respects filiaux et de vous demander votre bénédiction pour tout ce qui nous appartient ici, et surtout pour votre dévoué et soumis fils.

LETTRE N°169

SÉRAPHIN E

Havane, 1^{er} octobre 1816.

Ma chère maman, malgré toutes les précautions que vous avez prises pour que Chauviteau reçût avec quelque ménagement la triste nouvelle de la perte irréparable que nous avons faite, votre idée n'a point réussi. C'est M. Camino qui nous l'a annoncée, et nous attendons encore la lettre que vous nous envoyiez, sous le couvert de M. Hernandez. Je ne cesse de considérer la tristesse et le deuil que cette fin imprévue va répandre sur vos jours; je vous considère seule, abandonnée; je voudrais voler auprès de vous, vous consoler et dissiper votre douleur à quelque prix que ce fût. J'ai pensé au moyen d'effectuer mes désirs, j'ai cru qu'une détermination de ma part porterait Chauviteau à suivre le dessein qu'il projetait, et je l'ai assuré que, s'il voulait que je m'embarquasse pour les États-Unis, j'irais y recevoir avec joie une maman que j'espère rendre heureuse. Il est impossible que Chauviteau aille en France; de votre côté, je sais quel est votre éloignement pour les colonies, que je crains ainsi que vous. Entre ces deux extrémités, je crois que le parti le plus sage est celui que je vous propose. Je n'attends donc plus que votre résolution. Je vous ai dit que Chauviteau ne désire autre chose que d'aller passer auprès de vous des jours tranquilles, en contribuant à votre bonheur. Il est vrai que je vais laisser mon pays et le peu de parents que je possède; mais que ne dois-je point faire pour celui qui, depuis treize ans, fait le bonheur de ma vie et en qui j'admire une affection si tendre pour sa mère? Ma chère maman, songez que je ne vous écris qu'après avoir fait de mûres réflexions sur l'avenir.

Je voudrais savoir, en détail, la maladie qui nous a enlevé notre père. J'espère que vous m'en instruirez. Soignez vous surtout; votre dernière lettre augmente nos inquiétudes envers vous. Dieu veuille que vous sentiez assez de santé et de résolution pour entreprendre un voyage pour New-York, où vous embrasserez trois petits-fils bien jolis, et les meilleurs enfants du monde. J'ai déjà appris que Fernandito a rejoint heureusement ses frères.

Ma fille Sérafina vient de se rétablir d'une fièvre qu'elle a eue; elle est très aimable, bien jolie, et se paraît à votre portrait, selon l'avis de tous ceux qui la voient. Les autres enfants sont robustes et vous envoient mille caresses. Chauviteau est bien portant, et moi aussi.

Adieu, ma chère maman. Je prie Dieu qu'il vous conserve. Donnez-moi votre bénédiction et vivez dans la persuasion que votre fille conservera toujours votre mémoire.

LETTRE N°170

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 28 novembre 1816.

Aujourd'hui, mon cher Salabert, que je me sens bien, que mes ennemis me laissent un peu de repos, je veux dire les nerfs et les vapeurs, j'en profite pour m'entretenir avec vous, répondre à vos lettres des 18, 24 et 30 septembre et vous remercier de vos bons, sentiments pour votre mère.

Vous m'engagez à quitter la France. Hélas, mon cher fils, je le ferais avec plaisir pour me réunir à mes enfants, si ma triste santé me le permettait; malade à la mer, comme vous savez que je le suis, je ne pourrais jamais en supporter les fatigues. Si j'étais en état de faire un voyage aussi pénible, ce ne serait ni à la Guadeloupe où je ne voudrais avoir aucun des miens, où je ne serais jamais que sur un pied, l'autre toujours prêt à fuir ; quelle existence! A la Nouvelle Angleterre il fait trop froid, le feu y prend trop souvent, et le service des domestiques trop vilain. Ce serait donc la Havane que je choisirais, si ma mauvaise santé me permettait de faire un choix. Solange, ma fille et ses enfants y viendraient sûrement ; alors mon esprit serait tranquille, mon coeur satisfait, et je pourrais jouir tranquillement du bonheur d'être auprès de mes enfants, de partager leurs peines et leurs plaisirs, de voir croître, sous mes yeux, ces innocentes petites créatures. Il faut donc que je finisse ma triste carrière où je me trouve attachée. Ne croyez pas, mon fils, que ce soient les jouissances que l'on peut avoir dans ce pays qui m'y attachent. Non; mon idée, en y venant, était de vous attirer tous, et par ce moyen transplanter ma famille dans le pays que j'aimais le mieux, agréable, sain, et où les fortunes sont solides et ne courent pas les mêmes risques que dans les colonies, notre patrie, d'ailleurs, ou celle de nos ancêtres. Mes projets et mes espérances sont détruits, tout m'ôte l'espoir de vous voir jamais; il ne me reste que la consolation de savoir que vous êtes heureux, que vous prospérez. Jouissez sans trouble, auprès de ma chère Séraphine, ne vous séparez jamais d'elle, mon cher Salabert ; je connais toute l'étendue des devoirs que vous avez à remplir ; quand on ne peut pas les remplir tous, on remplit les plus essentiels. Les plus essentiels sont ceux de votre femme et de vos enfants. Quand l'affligeante idée de la séparation viendra me troubler, je dirai Il est heureux, et fait le bonheur de tout ce qui l'entoure. Voilà, mon cher fils, ce que je vois et ce que je pense; malgré tout le plaisir que j'aurais de vous voir, je ne voudrais pas que vous me fassiez aucun sacrifice

Je n'ai pas répondu à ma chère Séraphine par la malle pour la raison que voici : la joie que m'a causé l'arrivée de vos lettres que je n'avais pas reçu depuis 4 mois ; le chagrin et l'inquiétude que me cause la position de ma fille, le triste et déplorable état de santé du malheureux Solange, joint à une mauvaise nuit que j'avais passé , l'agitation de tous ces sentiments opposés m'avait mise hors de moi-même. Le Bâtiment devant descendre le lendemain, je n'ai eu que le temps de vous accuser réception de vos lettres, le Bt vous apporte deux caisses, confiture et liqueurs ; je vous ai envoyé une lettre adressée à Ancelin père pour New York ; je vous l'ai envoyée ouverte afin que vous en preniez lecture et que vous me donniez vos conseils sur cette affaire, je ne crois pas qu'on puisse me forcer à payer des intérêts, aussi injustes ; accusez moi réception de cette lettre, et dites-moi si je ferais bien de faire poursuivre Mme ;;; an pour ce qu'elle doit à votre père, j'avais écrit à Solange de se charger des affaires de son oncle, le pauvre malheureux n'a pas reçu ma lettre, il était déjà parti ; j'ignore à qui il a laissé son affaire, depuis les lettres de votre sœur que je vous ai

envoyées, je n'ai pas eu de ses nouvelles, malgré qu'il est arrivé 3 à 4 Bâtimens, tant de la Martinique que de la Gpe,

. Je n'ai pas reçu de nouvelles de votre soeur et je crains ses lettres elles m'annoncent toujours quelque nouveau malheur. Tout ce qu'on apprend de ces deux colonies est alarmant ; les nègres ont fait des tentatives pour égorger les blancs ; heureusement que le complot a été découvert, on en a pendu vingt-sept, les autres sont tranquilles. Voyez, mon cher Salabert, si je puis être tranquille sur le sort de ma pauvre enfant. J'aimerais bien mieux la voir ici dans la dernière médiocrité que de la savoir exposée à mourir misérablement. Je les ai engagés à venir me rejoindre ; je n'ai point de réponse à cette lettre ; je ne connaissais pas alors la position de Solange. Je pense que ma fille prendra le parti de rejoindre son mari. J'attends avec impatience de leurs nouvelles.

J'ai reçu une lettre de Bourdel qui m'annonce l'arrivée de Fernando à New York, en bonne santé, les autres aussi jouissaient d'une bonne santé

Après ma dernière lettre par la malle, j'ai eu la visite de Mr Apiau qui m'a fait des offres d'argent de votre part, je lui ai dit que j'acceptais douze cent livres, le lendemain, il m'envoya deux mille francs, je lui en ai donné un reçu.

Mr Albrecht aussi est venu me faire toutes sortes d'offres de service ; c'est un homme fort honnête et fort agréable, il vous plairait si vous le connaissiez

On attend M. Camino le mois prochain. Je le reverrai avec plaisir ; il me dira tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il sait de vous, de Séraphine, de mes petits-enfants et surtout de ma petite-fille, que je vois *d'ici*. Adieu, mon cher Salabert, mon cher fils, je vous embrasse tendrement.

LETTRE N°171

Mme CHAUVITEAU A SÉRAPHINE

Bordeaux, 29 novembre 1816.

Si quelqu'un, ma chère Séraphine, pouvait détruire le sujet de mes chagrins, ce serait sûrement vous et la réunion de mes enfants. Votre lettre en adoucit l'amertume. *de mes chagrins, le plus cuisant est de penser que mes enfants habitent dans des pays sujets aux Révolutions, et aux insurrections ; ne serait-il pas douloureux pour eux d'être obligés d'abandonner les fruits des travaux de leur jeunesse* S'il m'était possible d'aller vous rejoindre, je ne serais qu'un surcroît d'embarras et pour eux et pour vous. A mon âge, pleine d'infirmités, sujette à une maladie mortelle, je suis forcée de ne pas bouger de ma place, et je suis trop raisonnable, j'aime trop mes enfants pour les engager à quelque mesure qui pourrait les ruiner et leurs enfants. J'ai pourtant un désir bien ardent de les voir, mais comme je les aime pour eux et non pour moi, je ne voudrais pas qu'ils fissent aucun sacrifice pour me rendre heureuse. J'aime mieux qu'ils le soient que moi. Soyez heureuse, ma chère Séraphine, auprès de votre époux ; faites son bonheur, c'est la plus grande marque d'attachement que vous puissiez me donner. Si ma fille va à la Havane, comme Salabert me l'annonce, j'espère de votre bon naturel que vous l'aimerez pour elle, pour moi et pour Salabert, qui est aussi bon frère que bon époux et bon fils

Vous me demandez, ma chère Séraphine, des détails sur la maladie et la mort de mon malheureux mari, je vais, ma chère fille, affliger votre cœur sensible, il m'a quitté après sept mois de souffrance d'une maladie compliquée, premièrement la goutte qui lui a remué la bile et les humeurs, qui a fait déclarer une hydropisie de poitrine, avec une rétention d'urine qui lui a gangréné le bas ventre. A son âge il n'a pu supporter tant de maux accumulés, il y avait trois jours que j'étais au lit avec une fièvre nerveuse, quand ce malheur m'est arrivé ; vous sentez, ma chère Séraphine, qu'une pareille séparation ne se fait pas sans une terrible secousse ; je ne peux pas encore me remettre, je crois toujours le voir, toujours l'entendre, une habitude de quarante ans ne se perd pas facilement.

Depuis quatre ans, je crachais du sang, mais en petite quantité ; les fatigues que je me suis données auprès de mon pauvre mari me l'ont fait cracher en abondance; mon médecin me rassure et me dit qu'il n'y a pas de danger; cependant, il me tient toujours à un régime très rigoureux, *je ne puis manger que de la volaille rotie ou du veau*, des bains de jambes et autres petits remèdes qui m'ennuient. Je ne dors presque pas. Vous voyez, ma chère fille qu'il faut que je reste où je suis. Si, dans mon état, je m'embarquais, je périrais en mer ; il me semble que mes enfants auraient plus de chagrin de me savoir morte dans un bâtiment que dans mon lit, sans manquer de secours. Tranquillisez-vous et tranquillisez Salabert : j'ai avec moi une personne, qui, par amitié pour moi, couche dans ma chambre et me donne tous les soins dont j'ai besoin. Il ne me manque que la tranquillité de l'esprit et le contentement du cœur.

Les malheurs de ma pauvre fille me tuent le corps et l'âme. Adieu, ma chère Séraphine, je vous embrasse tendrement, ainsi que mes petits-enfants. Écrivez-moi souvent

Faîte prendre à Salabert de temps à autres une tasse de tilleul, je vous en envoie dans la caisse de confitures et un peu de liqueur dorée

LETTRE N°172

Mme CHAUVITEAU A SALABERT

Bordeaux, 18 novembre 1816.

C'est toujours avec un cœur plein de douleur, mon cher Salabert, que je vous écris; *depuis ma dernière lettre du 29 7bre, remise à un médecin qui est parti pour chez vous, je n'ai reçu aucune nouvelle de la Gpe* d'après les lettres de votre sœur *que je vous ai envoyée sous les soins de la maison Cabarus*, vous devez juger de mes chagrins; ils sont bien cuisants, mon cher fils. Pour combler tous mes maux, vous m'annoncez que vous avez la fièvre et le ténésme : c'est une maladie perfide, faites-y bien attention et ménagez vous. Je n'ai rien à vous dire de *satisfaisant* de ma santé, elle est bien chancelante; les inquiétudes que la position de votre soeur me causent contribuent beaucoup à me tenir dans cet état de langueur. Si vous avez des nouvelles de Solange, faites-m'en part *et accusez-moi réception de mes lettres du 29 7bre*. Si vous avez encore entre vos mains la lettre que j'ai écrite à Ancelin, ajoutez au bas de la lettre que je le prie de m'envoyer copie du billet de votre père. Vous me demandez si la France est tranquille, oui, mon cher Salabert, nous le sommes, mais malgré cela je ne vous engagerais pas à y venir, ni d'envoyer vos enfants ; si cette tranquillité venait à être troublée par

quelque évènement imprévu, j'aurais des reproches à me faire ; interrogez les personnes qui viennent de ce pays-ci, il est vrai que chacun parle selon sa manière de voir, l'on attend Mr Camino ici, je le verrai avec plaisir, il m'a écrit quand il a su la mort de votre malheureux père et me dit que si j'ai besoin d'argent, d'en prendre sur votre compte chez Mr Cabarus ; la longue maladie de votre père a doublé notre dépense, ce qui me force à accepter votre offre par votre dernière lettre ; je vais lui demander douze cent livres pour m'aider à vivre jusqu'à l'échéance des petites rentes que votre père m'a laissées, qui sont bien peu de choses, , vous verrez par les lettres de votre sœur combien peu je dois compter de ce que nous avons à la Gpe ; on ne peut rien arracher de ce pays là il est bien malheureux pour votre sœur et pour moi, que le pauvre Solange soit dans l'état où il est, hélas !

Je n'ose jeter les yeux sur ces six petits malheureux. Ah ! mon cher Salabert ; mes idées sont bien tristes, et mon cœur navré de douleur ! Donnez-moi quelque consolation; dites-moi que vous vous portez bien, et que vous prospérez dans vos entreprises; conservez-vous pour ces treize petites créatures; car, mon cher fils, toutes mes espérances sont en vous; imaginez-vous que vous êtes père de quinze ou seize enfants. Si je vis encore quelque temps, je serai comme un enfant qui a besoin de soins étrangers; si je meurs bientôt, dans quelle position j'aurai la douleur de laisser votre sœur. Allez, mon cher fils, au secours de Solange et donnez-moi de ses nouvelles; je frémis quand je pense à sa triste position.

Vous recevrez par le Batiment « La Malle », Cne Jautard, deux caisses, l'une contenant 6 boîtes de confitures, l'autre 24 Bouteilles liqueur, 4 grandes qui comptent pour 8 ; accusez m'en réception

Adieu, mon cher fils, John vous assure de son respect; c'est un bon enfant, il m'a été d'un grand secours dans la maladie de votre père et m'a donné de grandes preuves d'attachement.

Si je meurs, je vous le recommande comme mon élève et mon filleul. *à qui je suis attaché*

J'attends votre avis pour les robes

Donnez moi vos conseils sur l'affaire d'Ancelin, et sur celle de la Gpe, puisqu'il ne faut plus compter sur le trop malheureux Solange.

Feuillet détaché, destiné à Toute(Mme Guenet »)

« Dites-moi, ma chère toute, si Solancine a de la voix. Si elle apprend à chanter, je lui enverrai quelques chansons nouvelles. Je viens de voir sur l'inventaire que votre oncle nous a envoyé, qu'il y a une petite négresse ; par l'estimation, je juge qu'elle doit avoir 13 ou 14 ans, vous devriez la prendre auprès de vous, la dresser à être servante, car j'imagine qu'elle dit être bien gauche, n'ayant jamais travaillé qu'à la terre. Si vous venez en France, elle soignera vos enfants à bord. »

Le 21 Octobre

Le Bâtiment n'étant pas parti, si tôt que le croyais, j'ai encore le temps de causer avec vous, ; je viens de relire une de vos lettres, je vois avec satisfaction que vous pensez vous

assurer un port contre la tempête, je vous engage à mettre à l'abri le plus de fonds que vous pourrez, car l'avis de bien des gens ici est que les colonies finiront par être toutes noires, et l'on ne renvoie pas bien loin ce malheur, je voudrais bien que vous eussiez ici quelques centaines de mille livres entre les mains de Mr Cabarus, Loriague, D'Albrecht et bien d'autre qui sont de toute solidité, quand vous m'écrirez, parlez moi de l'habitation de Solange, dites moi quel revenu

LETTRE N°173

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 25 novembre 1816.

Mes très chers enfants, j'ai reçu hier vos lettres des 18 et 30 septembre, qui m'annoncent que vous êtes tous rétablis et que vous jouissez maintenant d'une bonne santé ; ménagez-la pour vous et pour toute votre famille.

Vous m'avez causé de vives inquiétudes, mon cher Salabert, j'ai vu arriver ici le beau frère de Mr Apiau, de la havane ; sans une ligne de vous, m'ayant annoncé que vous étiez malade ; je vous ai cru mort ou mourant, j'ai été trois jours à me lamenter ; heureusement que ce monsieur que j'avais prié de venir, vint et me fit voir votre écriture, ce qui me tranquillisa sur votre sort

Je suis si malheureuse depuis quelque temps, que je tremble toujours d'apprendre des malheurs. Je viens d'apprendre, par une lettre de Bourdel, la mort d'une de mes petites-filles, la pauvre petite Séraphine de votre soeur. Ma pauvre Toute doit être dans le désespoir, ses malheurs font le tourment de ma vie; j'en suis malade de chagrin, je passe les nuits à me promener dans ma chambre, aussi je suis toujours souffrante depuis la mort de votre pauvre père.

Vous m'engagez, mon cher fils à m'embarquer soit pour la Havane ou les Etats-Unis ; hélas, mon cher enfant, si je ne mourais pas dans la traversée, ce serait pour être enterrée en arrivant ; je ne crois pas vous avoir déjà dit que je crachais le sang, ce qui augmente de plus en plus, il faut donc que je meure loin des miens, j'avais quelque espoir de voir ma fille mais le triste état de Solange détruit mon espérance ; elle serait ici, sans appui, sans soutien, et sans fortune ; je ne reçois point de leurs nouvelles, donnez moi de celles de Solange ; vous devez en avoir à présent, ne l'abandonnez pas, donnez lui quelque consolation

Ci-joint une lettre que vous trouverez vieille, ce malheureux Bt a retardé son départ d'un mois, il vous apporte 2 caisses de confiture et liqueurs, prenez du tilleul avec modération, on dit qu'elle échauffe beaucoup

Je répondrai à ma chère Séraphin aujourd'hui, ayant passé la nuit sans dormir, je me sens accablée et sans force. Adieu, mes très chers enfants, je vous embrasse tous et fais des vœux

pour votre conservation et votre bonheur. Ecrivez moi souvent, vos lettres adoucissent les chagrins

Je ne sais si je vous ai déjà dit que j'avais reçu 2 000 livres de la maison Cabarus; vous me dites de prendre ce que je voudrais chez lui : vous allez jusqu'à 10000 livres. Votre mère, mon cher fils, n'est pas si magnifique, elle voudrait, au contraire, donner à ses enfants ; mais, hélas! je n'ai à vous offrir qu'une tendresse sans bornes et des vœux, que je ne cesse de faire au ciel pour votre conservation, votre bonheur, votre prospérité et celle de tout ce qui vous appartient; je souhaite, désire et espère que vos enfants feront la gloire et la consolation de votre vieillesse. J'embrasse tendrement ma chère Séraphine; mes vœux, mes souhaits et ma bénédiction sont aussi pour elle; j'attends avec impatience M. Ferrier pour avoir de vos nouvelles; j'aime à causer avec ceux qui me disent : Je les ai vus, ils se portent bien, Mme Chauviteau est fort aimable, votre petite charmante ; tout cela me console et me rend heureuse un moment; mais mon bonheur n'est que passager, mes idées reviennent de suite sur la distance qui me tient éloignée de mes enfants, et sur les difficultés et les inconvénients de me rapprocher d'eux; voilà mon tourment.

LETTRE N°174

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux 2 Janvier 1817

Mon cher Salabert, mon cher fils, mon unique espérance, ma fille n'a donc plus d'époux, ses enfants plus de père! Quel coup affreux pour ma famille! ma pauvre fille, que va-t-elle devenir ? Je suis hors d'état de lui donner aucun conseil; ma tête est bouleversée et mon coeur brisé. Écrivez-lui, je vous en prie, consolez-la, donnez-lui des conseils. Hélas ! pourquoi êtes-vous aussi éloignés l'un de l'autre ! Que de malheurs, mon cher fils, accablent ma pauvre famille ! Je n'ose jeter les yeux sur cette pauvre Guadeloupe. J'ai reçu une lettre de ma pauvre fille deux heures après avoir reçu la vôtre *du 22 Octobre*; je vous l'envoie. Je n'ai ni la force ni le courage de vous en faire le détail *je répondrai demain ou après à votre lettre du 22, si je me trouve mieux* : ce dernier malheur anéantit toutes mes facultés; je n'ai pas d'idées nettes, je vois trouble. Adieu, pour aujourd'hui, mon cher fils

4 Janvier 1817

Je viens de relire votre lettre du 22, mon cher Salabert, si quelqu'un pouvait me consoler, c'est bien vous; tout ce que vous me dites me calme et me fait espérer encore quelques jours qui ne soient pas mêlés d'amertume. Il me paraît bien difficile d'être jamais heureuse dans ce monde, puisque je ne puis l'être, éloignée de mes enfants. J'avais écrit à ce trop infortuné Solange de tâcher de finir ses affaires et celles de son oncle , et de venir avec sa famille auprès de moi. Mais, hélas ! sa mort détruit toutes mes espérances ; engagerai-je ma fille à venir dans un pays où nous n'avons aucun parent, personne qui s'intéresse à nous, et que je puis quitter d'un moment à l'autre? A mon âge, faible et toujours souffrante, je ne dois pas me flatter de vivre longtemps. L'engagerai-je à rester dans le pays qui lui a été si funeste, où il y a tant de mauvaise foi, où elle n'a pour tout soutien qu'un oncle, accablé sous le poids de la vieillesse? Non ; la Havane, où elle a un bon frère, ses enfants, un père, est le parti le plus sage ; mais, hélas ! il faut donc que je renonce pour toujours à voir aucun des miens; cette idée me tue. Une inquiétude, que je n'ose mettre au jour, est cette malheureuse guerre qui est si près de vous; n'avez-vous aucune crainte qu'elle gagne jusque chez vous; songez-y et prenez des précautions. Adieu, mon cher fils, pour aujourd'hui.

Le 9

Je vous ai écrit , mon cher Salabert par New York, sous couvert de Mrs B et Willis,, accusez moi réception de cette lettre, ainsi que d'une que je vous ai envoyée pour Mr Ancelin, donnez moi vos conseils et votre avis, non seulement pour cette affaire, mais pour toutes celles de la Gpe, donnez des ordres à quelqu'un pour faire rentrer ce qui nous est du ; je comptais sur le pauvre Solange, le pauvre malheureux était parti mourant lorsque ma lettre arriva, n'abandonnez pas ma pauvre fille, consultez-vous avec elle sur le parti qu'elle doit prendre, n'ayez pour moi aucun égard dans vos conseils, ; si vous croyez que son séjour auprès de moi soit préjudiciable à ses intérêts et à la fortune de ses enfants, détournez-la.

Si au contraire, vous n'y voyez aucun inconvénient, procurez lui les moyens de le faire avec sûreté, enfin, je m'en rapporte à vous, tout ce que vous ferez , je l'approuverai, je vais lui envoyer ma procuration avec pouvoir de la substituer à la personne que vous désignerez ; elle pourra partir si elle le veut, je voudrais que vous donniez des ordres pour faire poursuivre mr Carlan et Mr bDufreche en cas de refus de Mr Carlan. Si vous connaissez à la Pointe à Pitre, nous avons Henry Larue qui a épousé Zami Bourdel, c'est un bon homme, entendu dans les affaires, enfin, mon cher Salabert, aidez nous dans ce moment de calamité

Écrivez à Ancelin, à New-York; demandez-lui, de ma part, copie du billet de votre père et envoyez-le-moi. J'aimerais mieux avoir affaire au père qu'au fils, qui m'a l'air d'être un Arabe. Si le père veut réduire les intérêts gigantesques qu'il demande, je pourrai les payer en vendant cinq ou six nègres qui me sont échus de la succession de nos vieilles tantes.

Quand vous m'écrirez, faites moi part de vos réflexions sur la lettre de votre sœur et de ses prétentions à la Havane, car je ne connais nullement les moyens du pauvre Solange

Adieu, mon cher fils, je vous embrasse tendrement, ainsi que ma chère Séraphine et mes petits fils, ménagez bien votre santé, conservez vous pour vous et pour votre famille

Écrivez-moi souvent ; vos lettres adoucissent les chagrins de votre mère.

LETTRE N°176

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 4 février 1817.

Vous avez encore une mère, mon cher fils, mais elle est encore souffrante, quoique beaucoup mieux. Votre générosité m'a mis à même d'exécuter les ordonnances de mon médecin, qui sont de faire des promenades en voiture. Depuis, je me trouve mieux, et je crois que je me rétablirais si je n'étais pas accablée par le chagrin et les inquiétudes qui m'ôtent le sommeil et la tranquillité.

J'ai reçu hier une lettre de votre soeur, qui m'a fait verser des pleurs .*elle m'apprend la perte qu'elle vient de faire, je la savais déjà par vous et m'y attendais d'après le tableau affligeant qu'elle m'avait fait sa position ; je ne suis occupée que de ce qu'elle va devenir, à présent, c'est ma pensée jour et nuit, je n'ose lui donner aucun conseil dans la crainte de lui en donner qui soient contraires à son intérêt* Je lui dis de ne rien faire, rien entreprendre sans votre avis. Veuillez donc, mon cher fils, la diriger dans toutes ses démarches. Je viens de lui envoyer ma procuration très étendue, avec pouvoir de la substituer à la personne que vous désignerez. Je crois que Henri La Rue, gendre de Bourdel, est celui que vous pourriez choisir le mieux pour les affaires de la Guadeloupe.*et de Mme de Carlan ; je voudrais bien, avant de mourir, voir cette affaire terminée. Vous savez que Mr Dufrèche est caution, qu'il a marié sa fille au fils de Mme Carlan, leurs intérêts sont donc communs, mais la fortune des deux maisons venant des femmes, il est à craindre si un d'eux venait à mourir, leurs enfants renoncent à la succession de leur père ; ne négligez donc pas, mon cher Salabert, cette affaire, votre fortune vous met au dessus de toutes ces affaires désagréables, mais ma pauvre fille votre infortunée sœur, ses enfants, six intéressantes petites créatures qui me font saigner le cœur à toutes les fois que j'y songe et j'y songe continuellement. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la composition du commerce de la Gpe, d'après ce qu'en disent les personnes qui y ont été pour leurs affaires, c'est un brigandage qui fait pitié, c'est tout vous dire, que de dire que dans ce pays, on se vante quand on a dupé quelqu'un, en disant « je l'ai mis dedans ».* Retirez donc ma fille de ce pays, qu'elle aille vous rejoindre ou qu'elle vienne me joindre, je serai satisfaite, je ne veux et ne désire que son bonheur et celui de tous mes enfants. Elle attend vos ordres et vos conseils, ne perdez pas un instant, consolez la par votre amitié et assistez-la par vos conseils. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous dire tout ce que je voudrais vous dire Il faut finir ma lettre, mais je veux encore vous dire que je vous aime toujours, que je pense toujours à vous et fais des vœux pour votre conservation. Ne négligez pas de me donner de vos nouvelles : il n'y a que vos lettres qui me mettent un peu de baume dans le sang; parlez-moi de la lettre d'Ancelin, ce vilain juif me donne de l'humeur

Je vous écrirai par un Bt qui doit partir bientôt

LETTRE N°177

SALABERT

Havane, 22 octobre 1816.

Ma chère maman, lors de ma dernière lettre, j'étais bien éloigné de penser que la mesure de nos douleurs pouvait être augmentée; mais il paraît que la divine Providence ne s'est point bornée à une seule victime. Nous avons tous à regretter le pauvre Solange. Une lettre de ma soeur, du 12 juin, me disait qu'il était dangereusement malade, *qu'il avait été attaqué d'une paralysie aux cuisses et aux jambes, qu'il avait pris des bains à Dolé, mais qu'il lui en avait résulté un flux de sang*. Il mourut un mois après d'hydropisie, à ce qu'on m'écrit de Boston, car je n'ai encore reçu aucune lettre de la Guadeloupe. Voilà donc ma soeur veuve comme vous, mais avec une poignée d'enfants. Mon oncle Bioche et ses enfants leur prodiguent leurs soins et leurs attentions. Depuis que j'ai appris ce coup accablant, j'ai donné des ordres pour qu'on mît à la disposition de ma soeur une somme de cinq mille gourdes, afin qu'elle ne se trouve pas dans le besoin. J'attends de ses nouvelles et par mon oncle Bioche pour savoir sa situation et ce qu'elle décidera sur l'établissement de sa famille. Je leur dis de ne point perdre de vue vos résolutions ; que je vous avais écrit, vous engageant à venir ici. Que de choses à concilier dans les circonstances actuelles ! Vous aurez sans doute reçu des lettres de la Guadeloupe avant que celle-ci vous parvienne, et vous aurez sous les yeux toute l'étendue des peines où nous sommes, et le tableau d'après lequel vous devez prendre une détermination. Mais sur toutes choses, ma chère maman, je vous prie de ne point vous décourager. Notre famille a été extrêmement malheureuse cette année, mais vous direz qu'il y en a beaucoup d'autres qui ont éprouvé des événements plus tristes sans avoir les consolations qui nous restent. L'idée que ma bonne maman m'est conservée est une grande consolation pour moi. Pourquoi ne considéreriez-vous pas l'existence d'une fille et d'un fils, avec une douzaine de beaux enfants comme un sujet de grande consolation, surtout quand ils ne sont point dans la misère? Nous n'avons, depuis notre naissance, jamais été accoutumés aux grandes richesses ; nous savons nous borner, et avec ce que nous avons, nous pouvons vivre et élever nos enfants. Je crois réellement, ma chère maman, que malgré nos justes motifs de chagrins, nous pouvons encore nous considérer comme les moins malheureux de toute notre famille des Chauviteau et Bioche. Quand Dieu aurait encore de grands malheurs en réserve pour moi, je trouverai toujours sujet de consolation et d'amour de la vie, tandis qu'Il me conservera ma chère maman et les moyens de la faire vivre avec aisance. Lorsque vous vous sentirez entraînée par le souvenir accablant de vos malheurs, rappelez-vous qu'il y a un être existant à la Havane qui éprouve, comme vous, les mêmes regrets, mais qui serait entièrement accablé si un manque de courage de votre part venait augmenter les sujets de chagrin de votre toujours soumis fils.

La Havane 30 Novembre 1816

Ma chère maman

Ce qui précède en triplicata de ma dernière lettre du 22 du mois passé. J'ai depuis lors reçu votre chère lettre du 29 Septembre, par Mr Pecarere. Je vois que vous avez reçu plus tôt

que moi les tristes nouvelles de la Gpe., vous vous apercevrez par ma précédente que j'ai anticipé vos désirs relativement aux soins que je dois prendre de ma sœur.

Pour ce qui est de l'affaire Ancelin, j'ai envoyé votre lettre à Bourdel pour qu'il me fasse le plaisir d'arranger cela avec lui ; Je l'autorise à lui en payer le capital , même sans déduction des 5000 francs que ma sœur dit lui avoir compté. Aussitôt que je serai instruit du résultat des démarches de Bourdel, je vous en ferai part.

Vous n'avez pas reçu sans doute ma lettre où je vous disais que mon fils s'était parfaitement guéri de sa brûlure, d'ailleurs ils me disent qu'ils vous écrivent de temps en temps ; vous avez donc des nouvelles de première main. Je lui ai dernièrement écrit de vous donner de leurs nouvelles.

J'attends avec la plus vive impatience réponse aux différentes lettres que je vous ai écrites pour être fixé sur le part que vous avez pris .Il est essentiel que je sache votre résolution pour prendre des mesures conformes à ce que vous avez résolu .J'ai écrit à mon oncle Bioche très longuement sur la position de ma sœur, la mort de Solange est un grand malheur pour la famille et pour moi ; une partie de mes affaires aux E.U. était sous sa direction, et je l'attendais ici pour la liquider. Je crois cependant réussirai à m'en mettre au fait par ses lettres et comptes en règle, qu'il me remit avant de s'embarquer pour la Gpe.

Toute ma famille ici jouit de la plus parfaite santé ; nous parlons souvent de vous et vous prions de nous écrire par toutes les occasions . Je suis toujours, ma chère maman, votre soumis fils

LETTRE N°178

Mme CHAUVITEAU

Bordeaux, 27 février 1817.

Mon cher fils, j'ai reçu, il y a deux heures, votre lettre du 22 Octobre, c'est-à-dire le triplicata des nouvelles affligeantes que vous m'aviez déjà annoncées, et une du 30 9bre qui m'apprend qu'à cette époque, ma famille de la Havane jouissait d'une bonne santé, mais hélas, elle ne m'a pas délivrée des vives inquiétudes que me cause votre silence de trois mois, depuis Novembre. Je n'ai pas eu de vos lettres, il est arrivé dans ce port un Bt de chez vous, j'ai attendu en vain pendant 4 jours une lettre de vous, j'ai fait courir John chez Mr Albrecht, Ducourneau, et Cabarus, qui m' a fait dire qu'ils n'avaient pas eu de lettres de vous, mais qu'on attendait à chaque instant un autre Bt de la Havane ; nous attendons aussi Mr Camino à chaque instant .Il y a 2 mois qu'il se fait attendre ; je lui dois réponse à une lettre qu'il m'a écrite il y a un mois ; je ne lui ai pas répondu parce qu'il m'annonçait son arrivée à Bordeaux. Je l'attends avec impatience Vous voyez, mon cher Salabert, que votre mère n'est pas tranquille sur votre santé, et celle de votre famille. Je suis si malheureuse que le moindre retard de vos lettres me font craindre des malheurs. Je me tourmentais, sachant surtout que vous n'êtes pas négligent à me tranquilliser, et que mon repos vous est cher. L'intérêt que vous prenez au sort de ma malheureuse fille me tranquillise beaucoup ; ces pauvres enfants n'ont plus que vous dans le monde, pour les soutenir, les protéger et veiller à leurs intérêts Il est inutile de vous dire toutes les inquiétudes, les chagrins que me cause sa position, je l'engage

à ne rien faire, rien entreprendre sans vous avoir consulté, de renoncer même à venir me joindre, si vous n'approuvez pas cette démarche ; j'eusse été comblé de joie si elle fut venue avec le pauvre Solange ; à présent j'aurai la douloureuse pensée de la laisser dans la même position où je suis, c'est-à-dire de n'avoir près de moi qui s'intéresse à mon sort, personne de qui je puisse attendre quelque consolation, la France est un bon pays, mais peuplé d'égoïstes.. J'ai pourtant à me louer de la sollicitude de quelques personnes; M. Albrecht est du nombre. Comme je ne prévois pas jamais pouvoir lui en marquer ma reconnaissance, c'est une dette que je vous laisse à payer si jamais l'occasion s'en présente; du reste, ne vous inquiétez pas de moi. Accoutumée aux privations, je m'en suis fait une habitude. Ce que vous me donnez, joint à dix-huit ou dix neuf cent livres de rentes que votre père m'a laissées, me suffit. Sa maladie et la mienne m'avaient mise dans la gêne, et votre générosité m'a mise dans l'aisance.

Ma santé s'améliore , mes forces commencent à revenir il ne me reste à présent qu'à combattre que les chagrins et les inquiétudes, j'ai pour me mettre l'esprit tranquille et m'acquitter d'un devoir de mère, fait mon testament, je vous en enverrai copie par Mr Camino

Je suis fâchée que vous ayez donné ordre de payer Ancelin douze mille livres, six mille six cents et quelques livres qu'il a déjà reçu de votre sœur, sont plus que je n'avais l'intention de lui donner et plus que la justice et l'équité ne demande, j'aurais voulu de vous que vous eussiez obtenu de lui qu'il réduise ses extravagantes demandes, et qu'il se contente de ce que la justice accorde, et non ce que le juif exige ; j'aurais voulu aussi qu'il se contente après avoir reçu six mille, de recevoir tous les ans les loyers de la maison jusqu'au parfait paiement, votre mère, mon fils désire finir ses jours tranquillement, mais elle est très fâchée que sa tranquillité vous coûte si cher ; ne perdez pas de vue l'affaire de Mme de Carlan, je serais fâchée que mes héritiers perdent cette somme, donnez vos ordres à la Gpe, je vous l'ai déjà dit. Si vous n'avez pas de connaissance à la Pointe à Pitre, Henry LARUE, gendre de Bourdel, pourra vous être utile pour toutes les affaires de la G.T., j'ai envoyé ma procuration à votre sœur avec pouvoir de la substituer, si elle quitte la Gpe, comme je n'en doute pas, elle a pouvoir de vendre la maison, vous en ferez ce qui vous paraîtra le plus convenable ; j'approuve d'avance tout ce que vous ferez, faites en sorte que votre sœur ne se mette en mer que dans les mois de Mai ou de Juin, je vais être bien tourmenté dans ces deux mois, . Ecrivez-moi ce que vous aurez décidé, et écrivez moi souvent, vos lettres me consolent et me mettent un peu de baume dans le sang, et j'en ai besoin. Adieu, mon cher fils, je vous embrasse tendrement ainsi que ma chère fille et mes petits enfants ; j'ai eu des nouvelles de ceux de New York par Bourdel. Mais, par eux-mêmes, ils ne m'ont écrit que par Mr Camino et Mr Alman ; ils sont encore trop enfants pour s'occuper de leur grand-mère qu'ils ne connaissent pas, ils ne m'en sont pas moins chers.

4 Mars

J'ai encore le temps , mon cher Salabert de vous dire un mot ma santé s'améliore ; il ne faut pourtant pas croire que je sois bien vaillante ; mais l'espoir me ranime et m'encourage à prendre patience. J'ai reçu une lettre de votre soeur, du 28 décembre. Elle m'annonce l'arrivée de Bourdel à la Pointe-à-Pitre ; elle m'annonce aussi sa détermination de venir me rejoindre. Sa lettre m'a empêchée de dormir toute la nuit ; je suis encore agitée par mille sentiments divers ; la crainte, l'espoir, le plaisir que j'aurai de la revoir encore, tout cela me met hors de moi-même. Enfin, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! En attendant, je vous embrasse

tendrement et ma chère Séraphine de même. *Donnez moi de vos nouvelles. Mr Camino n'est pas encore arrivé*

LETTRE N°179

Bordeaux, 24 avril 1817.

Mon cher Salabert, mon cher fils, vous oubliez donc qu'il y a bientôt quatre mois que vous ne m'avez donné de vos nouvelles; *et que je suis inquiète et affligée de votre silence, vous me direz qu'il n'y a pas d'occasions pour Bx, mais n'avez-vous pas la voie de la Nlle Angleterre pour me rassurer sur les inquiétudes que j'ai de votre santé et celle de votre famille* vous savez que vous et votre soeur sont les seules consolations qui me restent sur la terre. Je vous ai écrit bien des lettres, malgré ma faible santé ; je vous ai fait part de tout ce que je pense, éprouve et désire; je n'ai encore aucune réponse à toutes mes lettres, j'en suis affligée. J'ai reçu des lettres de mon frère et de ma nièce Mme Vallée; elles ne sont pas consolantes. Votre sœur me dit qu'elle se disposait à partir au mois d'avril *sa lettre est du mois de Janvier* jugez que je suis dans de vives inquiétudes. Si encore j'avais une lettre de vous, qui m'aidât à supporter le tourment que j'éprouve! Ma santé va beaucoup mieux, ce qui me donne l'espoir de passer quelques années avec un de mes enfants : Je suis occupée dans ce moment à lui préparer une chambre, ce qui m'a induite à quelques dépenses. M. Camino vient me voir souvent; il m'a fait donner, de la maison Cabarus, 3 000 francs sur votre compte, ce qui fait 5 000 que votre mère vous coûte depuis le mois d'août; je ménage beaucoup, mais tout ce qui est nécessaire à l'a vie a doublé depuis dix-huit mois, *les récoltes ayant manqué, les impôts doublés, le consommateur paye tout cela, le vin est plus cher ici que dans les colonies* enfin ce sont des maux que l'on peut supporter. Ils n'affligent pas l'âme; on en est quitte en ménageant et en se privant de quelque chose : du moins, voilà comme je prends la chose. J'avais intention de prendre un domestique de plus; je ne le fais pas, parce que le pain est trop cher; j'attendrai l'arrivée de votre soeur pour le prendre ; si je ne puis m'en dispenser; quoique je sois tout occupée de recevoir ma pauvre fille, cela ne m'empêche pas de compter les mois, les jours et les heures qui se passent sans nouvelles de vous *Mr Camino m'a fait part d'une lettre qu'il a reçue de vous, je vois bien que vous jouissiez d'une bonne santé le 3 Janvier, mais voilà trois mois d'écoulés depuis cette époque, il me semble que j'aurais du recevoir au moins deux lettres de vous, ou de ma chère Séraphine; elle qui est si bonne mère, qui m'a toujours témoigné tant d'amitié, pourquoi ne pas m'écrire quelques lignes; m'aurait-elle oubliée? Quoi qu'il en soit, je l'aime toujours, pense souvent à elle, et ai toujours un grand désir de l'embrasser, quoique avec peu d'espoir d'avoir ce bonheur; je l'engage à me donner de ses nouvelles plus souvent et de me parler de ses enfants, surtout de ma petite-fille, qu'on me dit être fort jolie; je n'ai pas du tout de nouvelles de ceux qui sont à New-York; parlez-moi d'eux quand vous m'écrirez : je désire que ce soit bientôt. Adieu, mon cher Salabert; n'oubliez pas votre mère.*

Si vous savez des nouvelles de Mme Chauviteau, de la Martinique, donnez-m'en; dites-moi si elle vous a payé ce que votre oncle vous devait et s'il a laissé quelque chose. S'il y a quelques formalités à faire pour assurer la succession à mes enfants, faites-les faire, écrivez à quelques personnes de votre connaissance à la Martinique : c'est une prière que je vous fais.

LETTRE N°180

Mme GUÉNET A SON FRÈRE

A bord du navire « le Duc de Feltré », Pauillac, 20 juin 1817.

Mon cher frère, ma chère Séraphine, qu'il m'est douloureux d'avoir à vous annoncer la perte irréparable de notre bonne et chère maman! Voyez mon malheur: la dernière lettre que je reçois d'elle, à la Basse-Terre, est du 28 février. Elle me disait qu'elle se portait mieux et qu'elle m'attendait avec impatience. Tout le monde me félicitait de quitter ce mauvais pays pour venir me joindre à ma pauvre maman. Effectivement, j'avais presque oublié mes peines, quand, après une traversée de trente-trois jours, des plus heureuses et agréables, nous découvrons la terre de France. Après douze ans d'absence, embrasser ma chère maman me paraissait un songe si beau que je ne pouvais à peine le croire. Mon premier soin fut de lui écrire. Je restais sans réponse ; ce ne fut qu'à la troisième lettre que j'en reçus une de M. Therasin et une de M. Lorriague, lettres préparatoires à la terrible nouvelle qui devait m'écraser aussitôt mouillée, et, pour comble, condamnée à une quarantaine de trente jours! Me voici donc ici, avec mes cinq enfants, sans but, sans projet, tombée des nues, frémillant à ce que le ciel peut avoir encore à me réserver. Écrivez-moi, dites-moi quelque chose. Depuis la mort du pauvre Solange, je n'ai pas eu un mot de consolation de vous; il n'y avait que ma pauvre maman de qui je recevais des nouvelles : cela me donnait du courage et me ranimait l'espoir; mais à présent, si je ne reçois pas de lettre de vous, que vais-je devenir? Pour l'amour de mes enfants, pour qui je vis, je vous en prie, mon cher Salabert, écrivez-moi ; mais des consolations, je vous en prie, j'en ai besoin : il n'y a que vous qui puissiez m'en donner. Quatre lignes de vous me font plus de plaisir que toutes les lettres de crédit possible. Adieu, mon cher frère, et vous, ma chère Séraphine; je vous embrasse ainsi que vos enfants.

Salabert nous a conservé quelques lettres de sa soeur. Nous voyons qu'il fut toujours son soutien et son conseil. Les affaires d'intérêt étaient réglées à la Guadeloupe, et Mme Guénet, à son départ, écrivait que la famille n'y devait rien, la Grand-Maison non vendue était louée. La correspondance de Bordeaux est toute à la sollicitude de la mère pour l'éducation de ses enfants. Salabert avait envoyé Jean terminer ses études à Bordeaux pour qu'il fût auprès de sa grand'mère. Lui aussi était arrivé trop tard. Il resta trois ans dans une bonne pension, confié à sa tante. Il était à Paris en 1821, chez M. Line, quand son père y arriva malade. En 1826, Séraphine, veuve depuis janvier 1823, venait assister à Bordeaux au mariage de Juanito et de Solancine, et visiter la tombe des grands-parents Chauviteau, dont elle réalisait les vœux.

LETTRES CHAUVITEAU

(N°120 à 180)

Texte intégral

(les compléments du texte initial sont en italiques)

LETTRE N°120

JOSEPH CHAUVITEAU A SALABERT

A Monsieur

Monsieur Jean Joseph Chauviteau

A la Havanne

Recommandé à Mr Berger

Barada, 29 juin 1807

(répondu le 26 Septembre)

Celle-ci est pour vous dire, mon cher Salabert, que je vous ai écrit longuement par M. Vallée *qui est parti d'ici le 24*; il est resté avec nous vingt-quatre jours, et paraît bien satisfait de notre hermitage. Il nous a fait beaucoup de promesses, je ne sais pas s'il les tiendra. *Je vous disais que j'avais envoyé votre lettre et celle de Mr Line à Mr Berger, que je n'avais pas eu de réponse depuis un mois; aujourd'hui, je reçois une lettre de lui très polie et pleine de confiance; il accepte votre commission; je lui ai fait réponse et le remercie de sa confiance et lui dis que je ne serai point indiscret quand il aura reçu ou quand il voudra, je recevrai ce qu'il m'enverra. Je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous donner aucune nouvelle de votre lettre de change de 125,; je ne peux savoir si elle sera payée ou renvoyée à l'arrière, ce qui veut dire jamais; il m'en a coûté des frais de poste; j'ai pensé d'être mis à l'amende(?) de la voir négocié avant de l'avoir fait timbrer; on l'a renvoyée de Paris, il a fallu l'envoyer à Auch, de là à Agen,, la renvoyer à Paris toujours affranchi de la poste; point de nouvelles et qui *** point de protêt; j'ai reçu deux lettres en demande des cinq cent livres de l'excédent. M. de Belac, que vous connaissez, a profité d'une occasion de m'écrire pour acheter ma maison de la Guadeloupe.*

Non, elle ne sera pas vendue. J'ai déjà six petits-enfants, j'en aurai bientôt une douzaine; il y en aura peut-être un qui ira dans ce pays-là et un autre à Barada. Adieu, mes chers enfants; j'embrasse de tout mon coeur votre chère femme, vos chers enfants, ma fille, ses chers enfants, son mari, s'il est là. Ayant reçu de M. Desnoyers 27 000 livres, il n'a pas eu besoin d'aller à la Guadeloupe. Vallée m'a dit lui avoir prêté 3 ou 4 000 dollars; ainsi je ne vois pas pourquoi il irait à la Guadeloupe.

Je voudrais bien le savoir auprès de sa femme et de ses enfants, sur leur caféirie; ce serait pour moi et pour ma femme une grande tranquillité de le savoir avec notre pauvre fille et quelque certitude sur son sort futur. Adieu, Salabert. Que Dieu vous conserve! et, surtout, beaucoup de prudence. Il est plus difficile de conserver que d'amasser. Adieu, adieu, mes chers enfants; nous disons à tout moment que nous regrettons de ne pas être sur deux ou trois carrés de terre, avec six nègres, auprès de nos enfants chéris

